

Bulletin 6|2013

Cercle d'études internationales Jean Starobinski
Édité par les Archives littéraires suisses



Manzi
M. Dwyer
Blin
Minden
Napoux
Maurin
Sauter
J. de Beaumont
Van Buchem
Tom Reinhard
Jean de Latis
Raymond
Kornet
Pondet
Richard P. Schaefer
(M. Kuykovich)
Moriz
Bindschedl
Dieckmann
H. Levin
H. Miller
J. Wahl

Prune
G. Viorchi
Pini Boyer (Poniat)
Stendhal Club
Annals
Bolke
F.L. Mueker
Sapan
Boel
J. Chedex
M. Lewis
R. Mombach
Julia
Vilci
Piron
Wonne
Borovic
Boriv.
Boriv.
Blandist
G. Maril
A. Weil
Schlozer
Gudofke
Nunzel
Nicod
Sarnant

habentur, et plura de morte
hypochondriacis reser. autu chelorum
Ambrin, et amia huius melancholia
munkelant. 4^o. Romae 1844.
des etat de depression. C.
Dne, 1903.
De la suite de la. S. Chateau au
Paris, 1847.
lectures en florissens S.
[1892]
haben die Wirkung einer
Ankungen bei den mit Hagen
kten Pubauschleppern. S. Bonn
1622
melancholia simpentia
Helmstedt 1872.

Éditorial

2012 et 2013 ont été pour Jean Starobinski des années d'intense activité éditoriale avec les sorties de quatre livres qu'il méditait, pour certains, depuis des décennies : *Un diable de ramage* sur Diderot, *Accuser et Séduire* sur Rousseau et *L'Encre de la mélancolie*. Le quatrième, sur la critique (*Les Approches du sens*), sort tout juste de presse (voir ici l'article de Michaël Comte).

Par la bande, ou parce que nous les avons dirigés, ces volumes ont touché aux activités du *Cercle d'études*. Fernando Vidal, qui a accompagné Maurice Olender pour la réalisation de *L'Encre de la mélancolie*, a bien voulu, pour notre *Bulletin*, parler de la place de ce livre « dans l'architecture thématique de l'œuvre starobinskienne », et des questions que les lectures revivifiées de ces articles vont nous poser encore.

Au sein des archives Starobinski, plusieurs dossiers témoignent de l'avancée des recherches et des lectures de Jean Starobinski sur la mélancolie à la fin des années 50. En couverture, nous reproduisons trois documents : le tapuscrit de la thèse (couverture marbrée) ; un cahier de notes ; un exemplaire annoté de l'édition originale parue dans les *Acta psychosomatica* de Geigy.

Dans le cahier d'écolier bleu, au centre de l'image, on découvre des listes de dictionnaires dépouillés, auxquelles s'ajoutent des collections de tirés-à-part sur des sujets liés à la mélancolie, aux états dépressifs, aux thérapies ou même à la mandragore et à d'autres plantes psychotiques ou thérapeutiques dont il sera question dans *l'Histoire du traitement de la mélancolie*. Le cahier foisonne aussi de citations de savants ou de médecins mentionnés dans la thèse : Hippocrate, Claude Galien, Arétée, Constantin l'Africain, Timothy Bright, Robert Burton ou Philippe Pinel. Beaucoup d'autres n'apparaîtront ni dans les listes des ouvrages consultés à la fin du volume, ni dans les index, ni dans la récente somme du

Seuil, notamment : Adam Bruxius (*De melancholia hypocondriaca*, 1604), Hercules Saxonia (*De Melancholia tractatus*, 1620), Georg Conrad Wolff et Bernhardus Albinus (*Disputatio Medica Inauguralis De Melancholia*, 1687), E. C. Seguin (*The treatment of mild cases of melancholia*, 1876), Charles Chastenot (*Essai sur les mélancoliques anxieux*, 1890)... On mesure alors l'ampleur des pistes suivies et des lectures...

Un des carnets de cette époque est intitulé « Barthez », en référence à Paul-Joseph Barthez, médecin et contributeur à *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert¹, puis collaborateur de *l'Encyclopédie méthodique*, dans laquelle Jean Starobinski relève des citations. Barthez n'a participé à la rédaction de l'article « mélancolie » dans aucune des deux *Encyclopédies*, mais a évoqué des malades mélancoliques dans ses *Consultations de médecine*, ouvrage posthume publié en 1810 par J. Lordat. Les recherches de Barthez ne semblent néanmoins pas avoir retenu J. S. qui, à notre connaissance, ne le citera qu'une fois, dans une note d'*Action et Réaction*.

Sur la quatrième de couverture de l'édition originale de la thèse (premier plan), tête-bêche, une liste de noms : ceux des personnes auxquelles Jean Starobinski a envoyé son ouvrage : des amis, les premiers lecteurs, des proches ou qui le deviendront : M. Butor, P. J. Jouve, H. Morier, G. Picon, G. Poulet, M. Raymond, J.-P. Richard, D. de Rougemont, J. Rousset, J. de Salis ou É. Weil. Et quelques noms plus surprenants : M. Blanchot, M. Leiris, S. de Beauvoir, Germaine de Rothschild, N. Sarraute, J.-P. Sartre...

On découvrira aussi, dans ce numéro, un article d'A. Trucchio sur Starobinski, lecteur de Bachelard, ainsi que des contributions de S. Böhmer, G. Grossenbacher, J. Wenger et la chronologie starobinskienne de l'année 1971...

Stéphanie Cudré-Mauroux

Bulletin du Cercle d'études

Jean Starobinski

6 | 2013

Édité par les Archives littéraires suisses

ISSN 1662-7326

Le Bulletin en ligne :

www.nb.admin.ch/starobinski

Rédaction :

Stéphanie Cudré-Mauroux

Juan Rigoli

ALS

Hallwylstr. 15, CH-3003 Berne

T : ++41 (0)31 323 23 55

F : ++41 (0)31 322 84 63

Courriel : stephanie.cudre-mauroux@nb.admin.ch

Composition : Marlyse Baumgartner, Bex

Image de couverture : voir l'éditorial.

© Myriam Baumann, Simon Schmid,

Bibliothèque nationale suisse, 2013.

Note :

- 1 Sur les contributions de Barthez à *l'Encyclopédie*, lire Frederico Di Trocchio, « Paul-Joseph Barthez et l'Encyclopédie. », In *Revue d'histoire des sciences*, 1981, Tome 34 n°2, pp. 123-136.

NOUVELLES PARUTIONS

L'arc-en-ciel de la mélancolie. Quelques pistes dans l'œuvre de Jean Starobinski

FERNANDO VIDAL, ICREA
(INSTITUTION CATALANE DE
RECHERCHE ET D'ÉTUDES AVANCÉES),
BARCELONE

La publication, en octobre 2012, de *L'Encre de la mélancolie* invite à réfléchir sur la place de la mélancolie dans l'œuvre de Jean Starobinski¹ et à situer dans le champ des sciences humaines son regard sur un phénomène dont on a dit qu'il est « peut-être ce qu'ont de plus spécifique les cultures de l'Occident². » Le volume réunit des textes rédigés pendant un demi-siècle, de 1960 à 2008 – de *Histoire du traitement de la mélancolie*, thèse de médecine soutenue à Lausanne, à une étude du lien, essentiellement littéraire, entre les « bruits de la nature » et « l'éveil de la nostalgie³. » Ce recueil reflète néanmoins un projet d'ensemble. En 1974, en dédicant *Trois fureurs* à Frank Kermode, Jean Starobinski lui offrait « ces éléments préliminaires et détachés d'une *Encre de la Mélancolie* toujours à venir⁴. » Trente ans plus tard, dans une notice pour la Bibliothèque interuniversitaire de médecine, il écrivait : « Il m'incombe toujours de donner son complément à *Histoire du traitement de la mélancolie*. Mais ce complément ne sera pas strictement médical. Ce qui survivra de mon ancien travail reparaitra dans un contexte d'études prenant appui sur des œuvres et des problèmes littéraires. Ce prochain livre s'ajoutera à des études que j'ai publiées sur le même sujet⁵. »

L'Encre de la mélancolie de 2012 n'a sûrement pas la forme du livre annoncé. Pourtant, à l'instar d'un vaste arc-en-ciel, il rend visible le spectre continu d'une lumière sombre dont l'éclat brille encore. Comme celui de l'arc-en-ciel, ce spectre résulte de transformations, par réfraction, réflexion et dispersion, d'une lumière dont la métamorphose en de multiples couleurs ne se laisse découper que de manière artificielle.

De même qu'il n'y a pas de discontinuité entre le mal atrabilaire et le tempérament mélancolique traditionnellement associé au génie, aucune coupure radicale ne sépare l'histoire des étiologies et des traitements d'une part, et d'autre part une poétique qui montre comment l'écriture conjure le mutisme propre à la mélancolie⁶. Dans une observation qui mériterait à elle seule un long développement, Jean Starobinski proclame ces affinités et annonce le regard qu'il portera sur la mélancolie tout au long de son œuvre : « L'atrabile », écrit-il dans sa thèse, « est une métaphore qui s'ignore, et qui prétend s'imposer comme un fait d'expérience⁷. » C'est en suivant la voie ainsi ouverte qu'il restitue, non pas la totalité du phénomène Mélancolie, mais bien sa surabondante pluralité et son « unité constitutive⁸. »

Interrogeons d'abord la situation de la mélancolie dans l'*architecture thématique* de l'œuvre starobinsienne. Dans ses travaux les plus historiques, tels que *L'Invention de la liberté, 1700-1789* (1964) ou *1789. Les Emblèmes de la Raison* (1973),

Jean Starobinski poursuit une « histoire des idées sans frontières » qui, dépassant « les morcellements arbitraires » des disciplines, offre une « vue d'ensemble » d'un thème ou d'une époque⁹. Prises comme une totalité, les études réunies dans *L'Encre de la mélancolie* illustrent une telle ambition et sont à joindre aux travaux, qui s'étalent également sur un demi-siècle, sur ce qu'on pourrait nommer « le corps et ses raisons¹⁰. »

Si Jean Starobinski commence par consacrer sa thèse de médecine à l'histoire du traitement de la mélancolie, d'Homère à la psychiatrie du xx^e siècle, il n'en met pas moins en relief ce qui reste en dehors du champ médical. En 1895, le psychiatre Georges Dumas affirme que la mélancolie n'existe pas « comme entité mentale. » La raison, explique Jean Starobinski, en est que la médecine de l'époque

n'a aucun pouvoir sur les structures somatiques spécifiques à partir desquelles l'individu éprouve son « temps intérieur », la couleur affective de son horizon, la qualité d'aisance et de malaise qui accompagne ses actes et ses pensées. L'homme mélancolique, pour quelques dizaines d'années encore, demeurera le type même de l'être inaccessible, prisonnier d'un cachot dont la clé reste à trouver¹¹.

Après sa thèse, Jean Starobinski privilégie ces phénomènes qui échappent à la psychiatrie, mais que la littérature tout à la fois évoque et

détourne : la transformation de la mélancolie en « encre noire » dans la poésie médiévale¹² ; la métamorphose de l'état atrabilaire de Robert Burton dans le style de son *Anatomie de la mélancolie*¹³ ; l'ironie romantique comme manière de fuir l'aliénation mélancolique¹⁴ ; Baudelaire, « expert suprême » d'un état intérieur qu'il transmue en poésie¹⁵. Les *Essais* de Montaigne sont portés par un « mouvement » dont l'élan est donné par la question : « une fois que la pensée mélancolique a récusé l'illusion des apparences, qu'advient-il ensuite¹⁶ ? » Et la dialectique rousseauienne de « la transparence et l'obstacle » est celle du mélancolique dont la conscience désenchantée cherche à mettre le monde à distance tout en désirant la communion avec lui¹⁷.

Bien d'autres thèmes relevant du « corps et ses raisons » s'articulent de près ou de loin à la sensibilité mélancolique : la nostalgie, l'imagination, la chlorose, la cénesthésie, les sensations internes, la figure du clown¹⁸. Tous renvoient à l'intérêt de Jean Starobinski pour le vécu psychosomatique comme expérience où des états internes et des conditions externes donnent forme à une conscience subjective qui les exprime et les transcende. C'est pourquoi, ainsi que le démontrent les études réunies dans *L'Encre de la mélancolie*, l'œuvre n'est jamais le pur reflet d'une étiologie, mais dépasse l'existence empirique par un « coefficient de négativité » propre. La psychologie « n'éclairera pas directement l'œuvre elle-même : elle rendra compréhensible le passage à l'œuvre, et, si elle demeure inapte à expliquer l'œuvre à partir de ses conditions suffisantes, elle nous en aura du moins fait pressentir les conditions nécessaires¹⁹. »

Ces remarques, dirigées à l'encontre de l'herméneutique psychologisante et du diagnostique rétrospectif, éveillent une deuxième interrogation, sur la situation de la mélancolie dans l'*économie* de l'œuvre starobinskienne. Pourquoi, indé-

pendamment de toute considération biographique, est-ce que, chez Jean Starobinski, l'articulation de l'histoire, de la critique et du regard phénoménologique passe en une si grande mesure par l'écoute des voix de la mélancolie ? Qu'est-ce qui l'impose et la rend nécessaire ? Une des réponses possibles serait : le choix de l'essai en tant que forme spécifique de pensée et d'écriture destinée à suivre le mouvement propre d'une conscience²⁰.

***Or, dans la mesure
où la mélancolie
implique « une sensation
de déperdition vitale »
et de « pétrification »,
elle apparaît
comme le revers
de l'essai.***

Pour Jean Starobinski, l'essai se définit avant tout par son caractère de *mouvement*. Chez Montaigne, par exemple, il est doté d'une « allure de commencement » révélatrice « d'une énergie joyeuse qui ne s'épuise jamais en son jeu²¹. » Corrélativement, *Montaigne en mouvement* est un « mouvement en Montaigne ». Tant l'essai starobinskien que les *Essais* qu'il explore prennent corps dans des « parcours » dont l'élan est donné par un « acte initial qui est à la fois de pensée et d'existence » et dont l'aboutissement n'est pas donné d'avance²². Chaque œuvre étant « de passage²³ », aucune essence ne précède son existence, aucune méthodologie rigide ne lui dicte des règles qui s'appliqueraient automatiquement. C'est pourquoi, comme le remarque Jean Starobinski, la méthode « se cache dans le style de la démarche critique, et ne devient parfaitement évidente qu'une fois le parcours entièrement achevé²⁴. » L'aspect conclusif de la lecture et de l'interprétation passe au second plan relativement à l'aspect inchoatif et duratif.

Alliant la souplesse à la rigueur, l'essai se caractérise donc par sa vivacité essentielle, par l'impulsion intérieure qui le détermine et qui le maintient en mouvement. Or, dans la mesure où la mélancolie implique « une sensation de déperdition vitale » et de « pétrification²⁵ », elle apparaît comme le revers de l'essai. Antithèse de la démarche qui anime celui-ci, le vécu mélancolique, avec sa paralysie intérieure et son incapacité d'agir, devient une ressource primordiale et donne à la critique starobinskienne une opportunité inégalée de s'épanouir et de réfléchir sur elle-même. Dans l'iconographie, les yeux du mélancolique, vides, baissés ou détournés, figurent sa retraite de l'existence commune, sa difficulté foncière « à recevoir et à rendre un regard²⁶. » Or, regarder, écrit Jean Starobinski, c'est établir un « lien vivant entre la personne et le monde, entre le moi et les autres²⁷. »

La « relation critique » est précisément une forme de ce lien. Dans la situation extrême que la mélancolie incarne, le critique découvre une virtualité qui l'incite à agir contre l'inertie mélancolique. En amorçant un échange, il fait entrer la conscience immobilisée dans une durée qui la vivifie ; en instaurant une relation entre regardant et regardé, il donne à son œuvre la possibilité même d'exister. D'où une forme de nécessité interne où la critique et la mélancolie sont unies comme par l'antipéristase de la physique ancienne, qui était non seulement l'action de deux qualités contraires dont l'une augmente la force de l'autre (ainsi du feu, plus ardent l'hiver que l'été), mais aussi l'impulsion circulaire faisant que l'air déplacé par un corps mouvant est ce qui le maintient en mouvement.

Au-delà des analyses internalistes de l'architecture et de l'économie de l'œuvre starobinskienne, on s'interrogera sur la position de *L'Encre de la mélancolie* dans les cadres plus larges de l'histoire des sciences psychologiques et médi-

cales, ainsi que des analyses historiques, politiques et sociologiques des rapports entre mélancolie, culture et société.

***Dans l'iconographie,
les yeux du mélancolique,
vides, baissés
ou détournés,
figurent sa retraite
de l'existence commune,
sa difficulté foncière
« à recevoir et à rendre
un regard. »***

Commençant par l'originalité qui consiste à mettre l'accent sur le *traitement* de la mélancolie, il faudra décrire l'apport starobinskien à une historiographie devenue extrêmement vaste. En 1989, en préfaçant la traduction française de *Saturn and melancholy*, Raymond Klibansky rendait hommage à « l'attention persévérante et singulièrement perspicace » vis-à-vis de la mélancolie dont Jean Starobinski avait fait preuve depuis sa thèse de 1960²⁸. Depuis lors, les études et les anthologies, plus ou moins centrées sur l'histoire littéraire ou l'histoire médicale, couvrant une époque ou plusieurs siècles, n'ont cessé de paraître dans les principales langues européennes²⁹. En 2005-2006, l'exposition *Mélancolie : génie et folie en Occident*, montrée à Paris et à Berlin, a rappelé au grand public la portée d'un malaise qui fut pendant des siècles non seulement un état morbide du corps et de l'esprit, mais aussi une manière supérieure d'être au monde ; et en nommant *Melancholia* (2011) un film souvent interprété comme portant sur la dépression, Lars von Trier a renoué avec des traditions séculaires et redonné à la mélancolie son pouvoir de questionner le monde.

Que l'on attribue à la mélancolie ce pouvoir ne suppose pas nier qu'elle soit, sous certaines formes, un mal atroce réclamant traitement.

Il s'agit plutôt de reprendre la constatation de William Styron à la fin de son bouleversant mémoire sur sa dépression, à savoir que dans les sciences et les arts, « the search will doubtless go on for a clear representation of its meaning, which sometimes, for those who have known it, is a simulacrum of all the evil of our world³⁰. » Malgré une campagne soutenue pour distinguer la mélancolie de la dépression, la dernière version du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (le DSM-5, paru en mai 2013) continue à faire de la mélancolie un sous-type de la « dépression majeure³¹. » L'Organisation mondiale de la Santé considère celle-ci comme l'une des maladies les plus répandues dans le monde. Parallèlement, à l'encontre des stratégies des compagnies pharmaceutiques, on conteste la médicalisation de la tristesse qui semble être à la base de cette apparente épidémie ; et l'on sait que si des vécus analogues existent partout, la dépression à l'occidentale n'est pas autochtone en d'autres cultures³².

Or, en matière de bile noire, l'équivoque est immanente. Dans son *Anatomie de la mélancolie* (1621), Robert Burton disait s'occuper d'une maladie « épidémique³³. » Il répétait ainsi une observation que divers auteurs avaient faite en Angleterre, en France et en Italie depuis le milieu du *xvi*^e siècle. Ne voulant pas se limiter au prestige d'être elle-même mélancolique, l'élite cultivée se plaisait à diagnostiquer autrui. Une telle perception ne correspondait pourtant pas à un véritable phénomène sur le plan médical. Outre le caractère protéiforme des états mélancoliques et l'instabilité, toujours actuelle, du diagnostique (faisant, par exemple, que la *mélancolie* d'un médecin pouvait correspondre à l'*hypochondrie* d'un autre), les recueils d'observations et de consultations médicales ne confirment pas l'existence de l'épidémie que les savants disaient constater.

Comme le souligne Angus Gowland, historien à University College London, dans un important article sur le problème de la mélancolie à l'époque moderne, même sans exclure a priori la possibilité qu'il y eût aux *xvi*^e et *xvii*^e siècles une augmentation significative du nombre de cas diagnostiqués, on reste à court de preuves documentaires ; contrairement à la peste, la mélancolie n'a pas laissé son empreinte dans les archives. L'historien ne doit donc pas se demander pourquoi tant de personnes souffraient d'un excès de bile noire, mais pourquoi elles s'inquiétaient de son imaginée fréquence, et pourquoi et à quelles fins elles se décrivaient elles-mêmes et les autres comme mélancoliques.

***Outre le caractère
protéiforme des états
mélancoliques et
l'instabilité, toujours
actuelle, du diagnostique
(faisant, par exemple,
que la mélancolie
d'un médecin pouvait
correspondre à
l'hypochondrie d'un
autre), les recueils
d'observations et de
consultations médicales
ne confirment pas
l'existence de l'épidémie
que les savants disaient
constater.***

Gowland propose d'expliquer la situation de la mélancolie dans la culture européenne de la Renaissance tardive par deux facteurs. D'une part, l'attention croissante portée aux aspects occultes de la philosophie naturelle et de la médecine convergeait avec la parenté entre la symptomatologie mélancolique et les phénomènes corporels et mentaux associés à la sorcellerie et la démonologie. D'autre part, également par la nature de ses symptômes, la mélancolie avait des résonances

éthiques et spirituelles qui lui donnaient une place de choix dans les discours religieux, moral, philosophique et politique. En somme, la perception d'une épidémie de mélancolie exprimait l'envergure du champ culturel où celle-ci véhiculait des significations liées aux questions vitales qui agitaient l'Europe d'après la Réforme.

***La mélancolie
semble naître
moins d'un esprit souffrant
que d'un monde perturbé,
moins d'une perte
individuelle
que de vécus partagés
au sein de « communautés
émotionnelles »,
et moins pour être
endurée en privé
que pour être ouvertement
dite et prendre
des formes publiques,
voire institutionnelles.***

Au cœur de ce champ se trouvait également le concept d'*imagination*, compagne inséparable de la mélancolie³⁴. Chez l'atrabilaire, c'est surtout l'imagination qui devenait pathologique, et c'est particulièrement chez lui qu'elle pouvait servir d'instrument du démon ou provoquer des visions faussement mystiques. L'intérêt pour cette mélancolie décline au XVIII^e siècle, avant tout parce qu'une nouvelle psychophysiologie met l'accent sur les nerfs et le cerveau, se défait de la bile noire, et amorce la psychologisation de facultés et d'états mentaux (dont la mélancolie et l'imagination) jusqu'alors indissociables des humeurs du corps. Lorsque la mélancolie perd sa signification littérale, lorsqu'elle cesse d'être μέλας et χολή pour devenir un état du système nerveux, alors il ne reste de l'atrabile qu'une métaphorique noirceur.

Or cela même confirme ses prérogatives et lui donne des nouvelles forces pour continuer à être un élé-

ment constitutif des cultures occidentales et à façonner des sensibilités et des formes d'être au monde. Il conviendra de mettre l'apport de Jean Starobinski également dans une telle perspective, en raison non seulement de l'étendue des territoires qu'il a parcourus, mais aussi de la lucidité avec laquelle – en avertissant que « seule la part de l'expérience affective qui a passé dans un style peut solliciter l'historien³⁵ » et en soulignant qu'une réalité affective en s'énonçant se transforme – il a identifié les défis auxquels se voient encore confrontées les recherches les plus récentes.

En 1965, Judith Shklar, théoricienne de la politique enseignant à Harvard, enracinait la mélancolie moderne dans l'utopie, avec ses tensions entre le possible et le probable ; et dans sa thèse doctorale de 1967, le sociologue allemand Wolf Lepenies suivait la formation des mentalités bourgeoises depuis la Renaissance à travers les formes historiques de la mélancolie³⁶. Jean Starobinski les rejoint par sa préoccupation constante au sujet de la place de l'humain dans le monde contemporain³⁷. Depuis lors, passé le « tournant linguistique » en sciences humaines, un domaine nouveau et très en vogue, l'histoire des émotions, cherche à comprendre celles-ci comme des pratiques collectives et des expériences qu'il faut pénétrer par-delà la barrière des normes et des conventions sociales, devenues corporelles et langagières³⁸. Dans ce nouveau cadre, la mélancolie semble naître moins d'un esprit souffrant que d'un monde perturbé, moins d'une perte individuelle que de vécus partagés au sein de « communautés émotionnelles », et moins pour être endurée en privé que pour être ouvertement dite et prendre des formes publiques, voire institutionnelles³⁹. Mais le langage et la représentation – témoins autant qu'acteurs de l'émotion, écueils autant que voies vers l'expérience, objets autant

qu'instruments de l'interprétation – restent obstinément en place. L'encre de la mélancolie continue alors à couler, à tracer notre histoire et à illuminer la postmodernité de ses récits.

Éditions et traductions de *L'Histoire du traitement de la mélancolie*

Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900, Bâle, J. R. Geigy S. A., 1960.

Geschichte der Melancholiebehandlung von den Anfängen bis 1900, Traduction de Johannes Oeschger, Bâle, J. R. Geigy S. A., 1960.

Historia del tratamiento de la melancolía desde los orígenes hasta 1900, Bâle, J. R. Geigy S. A., 1962.

History of the Treatment of Melancholy from the Earliest Times to 1900, Bâle, J. R. Geigy, 1962.

Storia del trattamento della malinconia dalle origini al 1900, Traduction de Franco Paracchini, présentation d'Alfredo Civita, Milano, A. Guerini, 1990.

Geschichte der Melancholiebehandlung von den Anfängen bis 1900, in überarbeiteter Übersetzung neu herausgegeben und mit einem Vorwort von Cornelia Wild, Berlin, August-Verlag, 2011.

Histoire du traitement de la mélancolie, dans Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, pp. 15-158.

Notes :

- 1 Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, La Librairie du XXI^e siècle, 2012. Désormais *LE*. Je dédie ces notes à Maurice Olander, directeur de La Librairie, en souvenir amical de notre collaboration pour *L'Encre de la mélancolie*.
- 2 Yves Bonnefoy, Préface à Jean Starobinski, *La Mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*, Paris, Julliard, 1989, p. 7.
- 3 *L'Histoire du traitement de la mélancolie* parut originellement en 1960 comme n° 4 de la série « Acta psychosomatica », de la compagnie pharma-

- ceutique Geigy, qui publia simultanément la première version allemande et, en 1962, les traductions espagnole et anglaise. Seule l'édition française précise qu'il s'agit d'une thèse et comprend l'autorisation d'imprimer du doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Lausanne, datée du 13 avril 1960. Voir ci-dessus « Éditions et traductions de l'*Histoire du traitement de la mélancolie*. »
- 4 Je remercie de cette information Andreas Mayer, fin connaisseur de l'œuvre starobinskienne et propriétaire du volume ayant appartenu à Ker-mode.
- 5 Ces études comprennent *Trois Fureurs* (1974), *Montaigne en mouvement* (1982), *La Mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire* (1989), *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple* (1999), notamment le chapitre 4 (« Pathologies réactionnelles »), auquel s'ajoutent en 2004 des « nouvelles remarques » apportées lors d'un entretien avec Bernard Granger et François Ménard (« Autour du couple action-réaction. Entretien avec Jean Starobinski », *PSN: Psychiatrie, Sciences Humaines, Neurosciences*, 2, n° 3, mai-juin 2004, pp. 9-19). La notice pour la Bibliothèque interuniversitaire de médecine se trouve dans <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/melancolie.htm>.
- 6 Yves Hersant, « Poétique mélancolique », *Critique*, 2013/4 (n° 791), pp. 292-301. Importante réflexion sur *L'Encre de la mélancolie*.
- 7 Jean Starobinski, *Histoire du traitement de la mélancolie*, *LE*, p. 70.
- 8 Yves Hersant, *Mélancolies. De l'Antiquité au xx^e siècle*, Paris, Laffont, 2005, p. XI.
- 9 Citations dans Fernando Vidal, « *La vue d'ensemble délivre de l'inquiétude*. Notes sur un thème starobinskien », dans Michaël Comte et Stéphanie Cudré-Mauroux, eds., *Jean Starobinski, Les Approches du sens. Essais sur la critique*, Genève, La Dogana, 2013, pp. 395-409.
- 10 Jean Starobinski, *Las razones del cuerpo*, Valladolid, cuatro, 1999, choix des textes et introduction par Fernando Vidal, traduction par Julián Mateo Ballorca.
- 11 Jean Starobinski, *Histoire du traitement de la mélancolie*, *LE*, p. 147.
- 12 Jean Starobinski, « L'encre de la mélancolie » (1963), repris dans *LE* sous le titre « Un éclat sans fin pour mon amour. »
- 13 *LE*, textes réunis sous le titre « Anatomie de la mélancolie. »
- 14 *LE*, textes réunis sous le titre « Le salut par l'ironie ? ».
- 15 Jean Starobinski, *La Mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*, Paris, Julliard, 1989 ; *LE*, textes réunis sous le titre « Rêve et immortalité mélancolique. »
- 16 Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982, p. 7.
- 17 Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1958/1971.
- 18 *LE*, textes réunis sous le titre « La leçon de la nostalgie » ; Jean Starobinski, *Portrait de l'artiste en saltimbanque*, Genève, Skira / Paris, Flammarion, 1970. Voir Fernando Vidal, « Jean Starobinski : The history of psychiatry as the cultural history of consciousness », dans Mark S. Micale et Roy Porter, eds., *Discovering the history of psychiatry*, New York, Oxford University Press, 1994, pp. 135-154.
- 19 Jean Starobinski, *La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, p. 63.
- 20 Je résume ici, en reprenant également quelques phrases, certains points de ma Postface à *L'Encre de la mélancolie*, « L'expérience mélancolique au regard de la critique », *LE*, pp. 625-639.
- 21 Jean Starobinski, « Peut-on définir l'essai ? » dans *Jean Starobinski – Cahiers pour un temps*, 185-196, p. 188.
- 22 *Montaigne en mouvement*, *op. cit.*, p. 8.
- 23 Jean Starobinski, « La perfection, le chemin, l'origine » (1997), dans Murielle Gagnebin et Christine Savinel, eds., *Starobinski en mouvement*, Seyssel, Champ Vallon, 2001, pp. 471-492, p. 479.
- 24 Jean Starobinski, « La relation critique », dans *L'Œil vivant II. La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, p. 12.
- 25 « Le regard des statues » (1994), *LE*, p. 497.
- 26 *Ibid.*, p. 473.
- 27 Jean Starobinski, « Le voile de Poppée », dans *L'Œil vivant*, *op. cit.*, p. 17.
- 28 Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art* (1964), trad. Fabienne Durand-Bogaert et Louis Évrard, Paris, Gallimard, 1989, p. 19.
- 29 Bon point de départ dans la bibliographie de Hersant, *Mélancolies*.
- 30 William Styron, *Darkness Visible. A Memoir of Madness*, New York, Vintage Books, 1992, p. 83.
- 31 Comme cela est fait depuis le DSM-III (1980). « DSM » est le sigle du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, publié par l'American Psychiatric Association. La *Classification Statistique Internationale des Maladies et des Problèmes de Santé Connexes* (CIM-10) publiée par l'OMS, exclut la mélancolie, qu'elle met parmi les « concepts antérieurs » ayant des points communs avec les formes graves du « trouble dépressif récurrent » (<http://apps.who.int/classifications/icd10/>, chap. V, F33).
- 32 Philippe Pignarre, *Comment la dépression est devenue une épidémie*, Paris, La Découverte, 2001 ; Allan W. Horwitz et Jerome C. Wakefield, *Tristesse ou dépression ? Comment la psychiatrie a médicalisé nos tristesses* (2007), trad. Françoise Parot, Bruxelles, Mardaga, 2010 ; Junko Kitanaka, *Depression in Japan. Psychiatric Cures for a Society in Distress*, Princeton, Princeton University Press, 2011.
- 33 Dans ce paragraphe et les deux suivants, je reprends Angus Gowland, « The Problem of Early Modern Melancholy », *Past & Present*, n° 191, 2006, pp. 77-120.
- 34 Jean Starobinski en a traité certains aspects dans les articles réunis dans la deuxième partie de *La Relation critique* sous le titre « L'empire de l'imaginaire. » Voir, parmi d'autres publications récentes, Yasmine Haskell, éd., *Diseases of the Imagination and Imaginary Diseases in the Early Modern Period*, Turnhout, Brepols, 2011.
- 35 Jean Starobinski, « Le concept de nostalgie » (1966), repris dans *LE* sous le titre « L'invention d'une maladie », p. 257.
- 36 Judith Shklar, « The Political Theory of Utopia : From Melancholy to Nostalgia », *Daedalus*, 94(2), 1965, pp. 367-381 ; Wolf Lepenies, *Melancholie und Gesellschaft* (1969), Francfort, Suhrkamp, 1998.
- 37 Rappelons qu'entre 1965 et 1996, Jean Starobinski fut président des *Rencontres internationales de Genève*.
- 38 La littérature dans ce domaine est déjà très vaste. Pour une introduction en français, récente et concise, on peut voir Damien Boquet et Pirooska Nagy, « Une histoire des émotions incarnées », *Médiévales*, 61, 2011, pp. 5-24. Pour un échange de points de vue, voir « AHR Conversation : The Historical Study of Emotions », *American Historical Review*, 117(5), 2012, pp. 1487-1531.
- 39 Voir par exemple Mark D. Steinberg, « Melancholy and modernity : Emotions and social life in Russia between the revolutions », *Journal of Social History*, 41(4), pp. 813-841.

Jean Starobinski, lecteur de Gaston Bachelard au début des années 1950

ALDO TRUCCHIO,
UNIVERSITÉ DE GENÈVE

1. Pour une « philosophie dispersée »

Parmi les documents conservés dans le Fonds Starobinski, une note relative aux lectures de l'hiver 1949/50¹ fait mention de *La Formation de l'esprit scientifique* (1934) de Gaston Bachelard². Par la suite, dans les annotations manuscrites du début des années 1950, les traces de l'influence de Bachelard sur Jean Starobinski deviennent de plus en plus nombreuses³.

*Cette recherche
d'un principe unificateur
est l'objet
de critiques
dans les premiers travaux
en histoire de la médecine
de Starobinski,
dédiés à deux systèmes
médicaux controversés
à l'époque,
celui d'Alexei Speransky
et celui de Hans Selye.*

Les deux savants ont l'occasion de faire connaissance lorsque Bachelard participe aux Rencontres internationales de Genève de 1952 avec une conférence sur *La Vocation scientifique de l'âme humaine*. C'est Starobinski qui, à l'issue de la conférence, préside l'entretien auquel prennent part, entre autres, Jean Wahl et Éric Weil. À cette occasion, Bachelard offre au public un plaidoyer en faveur de la voca-

tion moderne de la science qu'il nomme « science continuée », dans laquelle tout travail vise la poursuite de recherches antérieures et non l'originalité ou l'établissement de résultats définitifs dans un domaine particulier.

Dans le même temps, Bachelard critique les philosophes qui ne se rallient pas à ce nouvel esprit scientifique, se limitant à contempler le développement du savoir scientifique à partir d'une position externe et solitaire, et se faisant un mérite de tout recommencer grâce à leur « *philosophie première*⁴ ».

Selon Bachelard, la philosophie a souvent revêtu ce rôle de science de la totalité et, par conséquent, de discipline vouée à relier les phénomènes et les expériences les plus différents. Déjà dans *La Formation de l'esprit scientifique*, des observations prégnantes peuvent être lues à ce propos :

Rien n'a plus ralenti les progrès de la connaissance scientifique que la fausse doctrine du général qui a régné d'Aristote à Bacon inclus et qui reste, pour tant d'esprits, une doctrine fondamentale du savoir. Entendez encore les philosophes parler, entre eux, de la science. Vous aurez bien vite l'impression que E. Mach ne manquait pas de malice quand il répondait à l'affirmation de W. James « Tout savant a sa philosophie » par la constatation réciproque « Tout philosophe a sa science à lui ». Nous dirions plus volontiers encore : la philosophie a une science qui n'est qu'à elle, la science de la généralité. Nous allons nous efforcer de montrer que cette science du

général est toujours un arrêt de l'expérience, un échec de l'empirisme inventif⁵.

C'est pourquoi dans son livre sur *La Philosophie du non* (1940), Bachelard réclame le droit de se servir d'éléments philosophiques détachés des systèmes auxquels ils appartiennent, car « la force philosophique d'un système est quelquefois concentrée dans une fonction particulière⁶ » qui peut devenir un outil pour celui qui réfléchit sur le sens et la direction de la recherche scientifique, c'est-à-dire pour l'épistémologue. De cette façon, devrait naître une « philosophie dispersée qui est [...] la seule philosophie capable d'analyser la prodigieuse complexité de la pensée scientifique moderne⁷ ». En conclusion, pour Bachelard, « le progrès scientifique marque ses plus nettes étapes en abandonnant les facteurs philosophiques d'unification facile⁸ ».

Cette recherche d'un principe unificateur est l'objet de critiques dans les premiers travaux en histoire de la médecine de Starobinski, dédiés à deux systèmes médicaux controversés à l'époque, celui d'Alexei Speransky et celui de Hans Selye⁹. Les deux chercheurs, dans les écrits théoriques pris en considération par Starobinski, se proposent de démontrer l'origine unique de symptômes très différents. Speransky et Selye font recours, selon Starobinski, à ces « facteurs d'unification facile » de matrice philosophique, mis en évidence par Bachelard.

Dans son *Grundlagen der Theorie der Medizin* (1934¹⁰), Speransky affirme en effet qu'une véritable théorie de la médecine, capable de « met-

tre fin à l'anarchie¹¹ » qui caractérise le développement de la recherche, ne sera pas possible avant la mise au point d'une méthode capable d'identifier une origine commune à toutes les maladies. La théorie de Speransky, pour la résumer en quelques mots, propose l'hypothèse suivante : chaque maladie consisterait en une réaction erronée du corps, laquelle est toujours d'origine nerveuse.

***Bachelard a montré
ce que la science moderne
a dû sacrifier
pour se constituer
comme discours objectif
et il a reconnu
l'importance
de la part de l'expérience
humaine
que le savoir scientifique
exclut du champ
de la connaissance.***

Toutefois, si le système nerveux commande et coordonne les tissus, il n'en reste pas moins, lui-même, un tissu et s'il peut être considéré comme un tout organique, il fait aussi partie d'un autre tout organique : le corps. Starobinski se demande alors pourquoi Speransky lui attribue une telle primauté sur la pathologie des êtres vivants. L'explication qu'il avance est qu'un « besoin d'unité¹² » philosophique, comme celui manifesté par Speransky, peut induire en erreur même une théorie instruite par des expériences : « il n'est pas étonnant dès lors que l'élément nerveux puisse passer pour initial et décisif » « sitôt qu'on se refuse à chercher plus loin l'origine des séries causales¹³ ». En d'autres termes, Starobinski affirme qu'une fois soulignée l'importance de la composante nerveuse dans le déclenchement de plusieurs pathologies, Speransky interrompt arbitrairement la « décomposition¹⁴ » analytique de la série causale qui, à partir de ses expériences, l'a amené

à prendre en considération l'importance du système nerveux. Celui-ci recouvre ainsi le rôle de cause unique et première de toutes les manifestations pathologique du corps.

2. Les projections psychologiques des scientifiques

Starobinski dialogue encore avec Bachelard dans l'article sur *The Physiology and Pathology of Exposure to Stress* de Hans Selye. Ce dernier, contrairement à Speransky, est bien conscient des limites et des lacunes de sa théorie. Cependant, il ne résiste pas, lui non plus, à la tentation de sacrifier la complexité du réel à l'unité et à la simplicité du système.

La théorie de Selye a été produite à partir d'une erreur : il cherchait un troisième type de sécrétion hormonale des ovaires, différent de la folliculine et de la progestérone. Or, les réactions provoquées sur ses cobayes étaient dues à la présence d'impuretés dans les extraits injectés et non à l'action d'une sécrétion inconnue. Toutefois, Selye, « mis en présence du non-sens de son hypothèse initiale, [...] entreprend de donner un sens à ce non-sens¹⁵ » : il en profite pour étudier les réactions d'un organisme soumis à une agression externe, comme celle qu'il a lui-même involontairement provoquée.

Bachelard a montré ce que la science moderne a dû sacrifier pour se constituer comme discours objectif et il a reconnu l'importance de la part de l'expérience humaine que le savoir scientifique exclut du champ de la connaissance. Il a ainsi considéré comme décisive l'élaboration d'un discours qui explique pourquoi des « obstacles épistémologiques », des « rêveries », des images ingénues et presque spontanées ont persisté dans l'esprit des hommes et continuent d'exercer une fascination et d'influencer la vie quotidienne,

même si elles sont souvent responsables d'un retard dans les acquisitions scientifiques. Dans *La Psychanalyse du feu* (1938), Bachelard écrit :

En effet, les conditions anciennes de la rêverie ne sont pas éliminées par la formation scientifique contemporaine. Le savant lui-même, quand il quitte son métier, retourne aux valorisations primitives. [...] La rêverie reprend sans cesse les thèmes primitifs, travaille sans cesse comme une âme primitive, en dépit des succès de la pensée élaborée contre l'instruction même des expériences scientifiques¹⁶.

***Son rôle est d'apprendre
aux scientifiques
que le refoulement
est « une activité normale,
une activité utile,
mieux une activité joyeuse »,
parce que « c'est en tant
qu'il est joyeux
que le refoulement
bien fait est dynamique
et utile ».***

L'imagination, entendue comme faculté productrice d'images mentales, ne peut pas être ôtée de l'esprit humain. Selon Bachelard, à chaque instant de son travail « l'esprit scientifique doit se former en se reformant¹⁷ » : le chercheur n'arrive à s'instruire, devant et « contre » la nature, qu'à travers un processus d'autopurification. Pour parvenir à l'esprit scientifique, il est indispensable d'éliminer de la connaissance les valorisations primitives, les images irréfléchies ou inconscientes et les projections psychologiques qui s'éveillent spontanément dans l'esprit du chercheur. Pour accéder à

suite en page 15

Autorenbibliotheken in der Schweizerischen Nationalbibliothek

GABRIELA GROSSENBACHER, SCHWEIZERISCHE NATIONALBIBLIOTHEK
STEPHAN BÖHMER, BERLIN

Die Erforschung von Autorenbibliotheken ist für das Verständnis von Lese- und Schreibprozessen bei der Textgenese eines literarischen Werks oft aufschlussreich. Darum ist das Schweizerische Literaturarchiv bemüht, als Ergänzung zu den Nachlässen auch die privaten Buchbestände von Autorinnen und Autoren zu übernehmen¹. Aus Ressourcengründen wird in der Regel nur eine Auswahl der Bücher getroffen, die in die Sammlung aufgenommen werden. Erste Priorität haben jene Exemplare, die aufgrund von Gebrauchs- und Lesespuren eine besonders intensive Lektüre vermuten lassen, und Widmungsexemplare, die das soziale Netzwerk einer Autorin oder eines Autors abbilden.

Doch nicht nur das Vorhandensein, sondern auch die Abwesenheit von Spuren kann signifikant sein. Ausserdem ist es auch schwierig, bisweilen gar unmöglich, zu eruieren, ob die vorhandenen Spuren (z.B. bei nonverbalen Anstreichungen) überhaupt vom Autor, und nicht von einem Vor- oder Nachbesitzer stammen, gerade wenn Bücher gebraucht erworben worden oder nicht auf direktem Weg ins Literaturarchiv gelangt sind. Es handelt sich deshalb um eine rein pragmatische Devise, wenn – unbesehen solcher Unwägbarkeiten – der Zustand der Bücher bei Ankunft im Literaturarchiv konserviert wird.

Aus dem Kriterienkatalog der zu erhaltenden Spuren wird klar, dass aus Sicht der Sammlungsverantwortlichen diejenigen Werke wichtig sind, die offensichtlich von der Autorin oder dem Autor benutzt wurden. Für die Konservierung einer Autorenbibliothek heisst das, dass diese Benutzungsspuren bestmöglich erhalten

***In der Schweizerischen
Nationalbibliothek
steht die
Sammlungserhaltungspolitik unter dem Grundsatz
der Minimalintervention.
Die Minimalintervention
geht bei der Behandlung
eines Objekts
so weit wie nötig,
um sicherzustellen,
dass die Werke schadlos
benutzt werden
können.***

bleiben müssen, denn sie liefern wertvolle Hinweise für zukünftige Forscherinnen und Forscher. In der Schweizerischen Nationalbibliothek steht die Sammlungserhaltungspolitik unter dem Grundsatz der Minimalintervention. Die Minimalintervention geht bei der Behandlung eines Objekts so weit wie nötig, um sicherzustellen, dass die Werke schadlos benutzt werden können. Für die Konservierung einer Autorenbibliothek

führt dieser Grundsatz schon zu weit, da allenfalls wichtige materielle Evidenzen verwischt werden können. Wenn im Normalfall der lose Rücken eines Buches durch restauratorische Massnahmen kaum sichtbar wieder mit den Buchdeckeln verbunden wird, muss die Intervention im Fall einer Autorenbibliothek zwingend sichtbar bleiben. Es kann sogar sein, dass Sammlungsverantwortliche und Restauratorinnen oder Restauratoren gemeinsam entscheiden, dass der Schaden nicht behoben wird, dass das Buch samt lose Rücken in eine Schachtel verpackt und so gesichert wird.

Dieses Belassen materieller Schäden hat zur Folge, dass die Benutzung von Autorenbibliotheken entsprechend heikel ist. Bei der Einführung von Benutzenden muss deshalb auf den besonders sorgfältigen Umgang mit den Dokumenten hingewiesen werden, denn neue Gebrauchsspuren würden die Originalspuren der Autorin oder des Autors verfälschen, oder sie am Ende gar unkenntlich machen.

Die Erhaltung der Spuren einer Autorin und eines Autors in den Werken ihrer oder seiner Bibliothek bedingt eine enge Zusammenarbeit zwischen Sammlungsverantwortlichen und Restauratorinnen oder Restauratoren, bei der noch weitere Fachleute wertvolle Hinweise aus unterschiedlichen Blickwinkeln beitragen können.

Konservatorische Massnahmen am Bestand der Autorenbibliothek Jean Starobinski

Ziel der Konservierung ist es: Gebrauchsspuren sichern, den Zustand mit all seinen Spuren bewahren, die der Eigentümer durch das Arbeiten mit seiner Sammlung hinterlassen hat, Verlust von Informationen vermeiden.

Bei den meisten Büchern des Bestandes der Autorenbibliothek Jean Starobinski sind diese Spuren von aussen nicht sichtbar oder sie beeinträchtigen den konservatorischen Zustand nicht.

Lediglich etwa 3,2% tragen deutliche äussere Spuren: die Bücher sind "zerlesen", Einbände beschädigt, Seiten vereinzelt, der Lagenverbund ist teilweise aufgelöst. Es gibt Spuren von alten vorgenommenen "Reparaturen" mit Selbstklebebändern, die sich bereits wieder lösen.

Es treten aber nicht nur Schäden in Erscheinung: Lesezeichen sind eingelegt, Kennzeichnungen von Text- und Bildpassagen mit Haftzetteln kommen vor sowie Pflanzen, die zum Trocknen in die Bücher gelegt wurden.

Im Folgenden wird die Vorgehensweise zum konservatorischen Umgang mit den an Objekten vorgefundenen Schäden und Zuständen beschrieben.

Zunächst wurde mit den Kolleginnen und Kollegen des Dienstes Konservierung und Restaurierung der Schweizerischen Nationalbibliothek festgelegt, dass der Aufwand pro Buch 45 bis maximal 60 Minuten für die Bearbeitung nicht übersteigen soll (inklusive der Herstellung der Schutzkartonage).

Die Bibliothekare wurden eingewiesen, welche Schäden in diesem Zeitrahmen behandelt werden können, und suchten betroffene Einheiten aus dem Bestand selbständig heraus.

Das entstandene Konzept zur Konservierung der Sammlung verlangt einen pragmatischen Umgang mit den Schadens- und Erscheinungsbildern, um den sehr umfangreichen Bestand einheitlich und effizient bearbeiten zu können. Es standen im Jahr 2012 ca. 200 Arbeitsstunden für

diese Aufgabe zur Verfügung, die in zwei Blöcken von jeweils zwei bzw. drei Wochen erfüllt wurde.

In einer Excel-Datei werden alle relevanten Daten eingepflegt. Dazu gehört die Signatur eines jeden Buches, die genauen Dimensionen (zur Herstellung der Schutzkartonage), Angaben zur Einbandart, zu durchzuführenden Massnahmen und Bemerkungen (wie z.B. das Vorkommen von Selbstklebebändern, stark säurehaltigen, brüchigen und stark verbräunten Papieren, sowie ähnlichen, weiterhin restauratorisch zu beobachtenden Schädigungen).

Nach Bearbeitung einer jeden Bucheinheit werden alle durchgeführten Massnahmen zahlenmässig in dieser Datei erfasst. Dies ermöglicht eine Auswertung am Ende des Projekts.

Die Mindestmassnahme für alle Bände, die innerhalb des Projekts bearbeitet werden, ist die Herstellung einer individuellen Schutzkartonage. Das Buch wird von einem Vierklappen-Umschlag umschlossen, der in eine Zugbandmappe montiert ist:



So ist jede Einheit vor manuellen Beanspruchungen geschützt und erhält eine deutliche Unterstützung, um sowohl sicher im Magazin zu stehen als auch sicher transportiert werden zu können. Der durch die Herstellung der Schutzkartonagen entstandene Mehrbedarf an Platz wurde von den Bibliothekaren beim Aufstellen der Sammlung im Magazin berücksichtigt.



Schäden

Es kommen in der Sammlung zwei Gruppen von Einbandarten vor: festgebundene und nicht festgebundene Bücher. Die hier zunächst beschriebenen Schadensbilder hängen von der Art des Einbandes ab und unterscheiden sich sowie folgt:

Bei fest gebundenen Büchern ist der (meist fadengeheftete) Buchblock in eine Einbanddecke eingehängt, die aus einem Vorder- bzw. Rückdeckel und einem Rücken besteht, der die Deckel verbindet.

Hier wurden folgende Schadensbilder angetroffen:

- Die Einbanddecke und der Buchblock sind voneinander separiert: es wurde keine neue Verbindung von Einband und Buchblock hergestellt. Lediglich die Einbanddecke wurde mit Japanpapierbrücken konsolidiert, sodass sie in sich stabil ist.
- Der Einbandrücken ist vollständig gelöst: er wird an zwei Japanpaperscharnieren rückdeckelseitig befestigt:

Für den Benutzer ist sichtbar, dass ein fragiler Zustand im Rückenbereich vorliegt. Der Rücken selbst ist aber an seiner ursprünglichen Position gesichert:

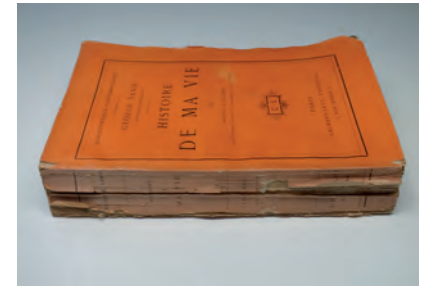


- Ist nur entweder der Vorder- oder Rückdeckel lose, wird ein Schutzpapier eingelegt, welches von außen signalisiert, dass ein Deckel unbefestigt ist:



Bei Büchern ohne festen Einband spricht man von broschierten Büchern, bzw. Interimseinbänden. Sie bestehen aus einem fadengehefteten Lagenverbund. Dieser ist in den meisten Fällen am Rücken geleimt. Der Umschlag besteht in der Regel aus einem sehr dünnen, leichten Papier und ist am Rücken mit dem Buchblock durch die Rückenleimung verbunden.

- Ist sowohl die Bindung des Buches stabil als auch der Buchblock-Rücken intakt, können gelöste Teile des Umschlags wieder direkt am Buchblock-Rücken befestigt werden:



- Wenn der Lageverbund bei broschierten Büchern instabil oder gelöst ist, fehlen im Bereich des Rückens häufig Teile des Umschlags, oder sie sind umgeknickt:



In diesen Fällen werden die losen und umgeknickten Fragmente auf Japanpapier gesichert, da eine Verbindung direkt auf dem instabilen Buchrücken nicht hergestellt werden kann:



Es kann auch eine Kombination der genannten Buchrückenschäden auftreten; dann erfolgt eine teilweise Festigung direkt am Rücken und teilweise auf Japanpapier:



Die sowohl bei festen als auch bei broschierten Einbänden am häufigsten angetroffenen Schäden sind losgelöste, vereinzelt Seiten und Lagen, die vollständig aus dem Lagenverbund separiert vorliegen.

- Hier wird die Verbindung zueinander durch das Zusammenhängen mit drei Brücken-Fälzen aus Japanpapier wiederhergestellt.

Es kommen auch alte „Reparaturen“ mit Selbstklebebändern vor. Der Klebstoff, der Weichmacher enthält und nur extrem langsam trocknen kann, migriert im Laufe der Zeit durch Kapillarität in das Material, auf das er aufgebracht wurde. Dort oxidiert er und führt zu Verfärbungen. Trotzdem wurden diese Selbstklebebänder nicht entfernt:

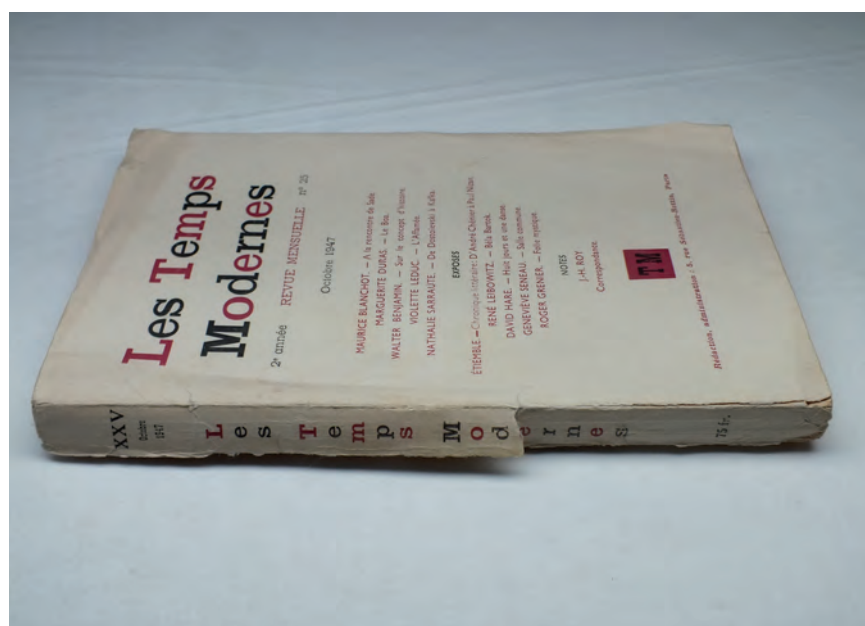
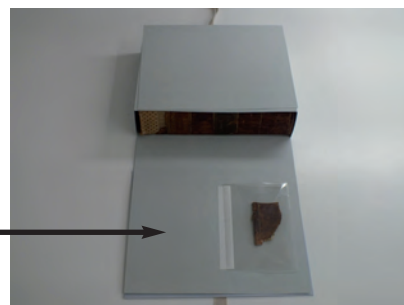


- Es wird ein zusätzlicher Schutzumschlag um das Buch herum gelegt.



Das Vorkommen von Selbstklebebändern wird in der Excel-Datei notiert und kann somit weiter beobachtet werden.

- Wenn Fragmente (z.B. vom Buchrücken) vorliegen, der Band ansonsten aber stabil ist, werden die Fragmente in Polyester-Hüllen umgelagert und in der Schutzverpackung fixiert:



An ca. 30% der von den Bibliothekaren herausgesuchten Bände wurden keine Massnahmen (ausser der Herstellung einer Schutzkartonage) vorgenommen:

- Ist ein Buch in zwei oder mehrere Teile gebrochen, die in sich vollkommen stabil sind, reicht die Schutzkartonage aus.
- Ebenso verhält es sich bei Bänden, an denen der Buchrücken entweder mit dem Vorder- oder dem Rückdeckel an einer Seite noch fest verbunden ist, sich das Buch ansonsten aber in einem stabilen Zustand befindet.
- Wenn die komplette Einbanddecke vom Buchblock getrennt ist, aber sowohl Decke, als auch Einband

sich in einem stabilen Zustand befinden.

- Wenn der Buchrücken fehlt.

Sonderzustände

Hier werden Zustände beschrieben, die keine Schäden aus konservatorischer Sicht darstellen. Trotzdem mussten Lösungen zur Erhaltung gefunden werden

- Markierungen von Text- und Bildpassagen mit Haftzetteln: alle Haftkleber werden genau in ihrer vorgefundenen Position erhalten:



Wenn die Klebezettel aus dem Buchschnitt herausstehen, muss die Schutzkartonage grösser hergestellt und Wellkartonstreifen eingebaut werden, die das Buch in einer Position fixieren, in der die herausstehenden Haftzettel nicht beschädigt werden können:



- Genauso verhält es sich auch mit dem Vorhandensein von Notizzetteln, die in die Bücher eingelegt wurden. Auch hier muss die Schutzkartonage so modifiziert hergestellt werden, dass die herausstehenden Zettel nicht beschädigt werden können. Zusätzlich wird das Buch in einen zweifach gefalteten Umschlag gelegt, auf dessen Rückseite die Signatur des Buches sowie die Seitenzahlen mit Bleistift notiert werden, an denen sich Lesezeichen befinden.
- Pflanzen bzw. Fragmente von Pflanzen werden in Polyester-Hüllen umgelagert und mithilfe von Japanpapierstreifen genau an der Stelle wieder in das Buch eingesetzt, an der sie vorgefunden wurden:



Ergebnisse

Innerhalb des Projekts wurden im Jahr 2012 323 Bücher bearbeitet. Alle Bücher erhielten eine Schutzkartonage (90 davon wurden bereits in einem Vorprojekt des Dienstes Konservierung und Restaurierung der NB angefertigt).

Es wurden 106 Buchumschläge oder Buchdeckel sowie 105 separierte Lagen oder Einzelblätter mit Japanpapierfälzen angehängt. 43 Bände erhielten eine Festigung im Rückenbereich. In 25 Fällen sind Pflanzenteile und Fragmente in Polyester-Hüllen umgelagert und an der entsprechenden Textstelle fixiert worden. Zehnmal kamen Haftzettel vor. Für 123 Bucheinheiten wurden zusätzlich Schutzumschläge angefertigt. In 103 Fällen war ein konservatorischer Eingriff nicht erforderlich, und

18mal fanden sich Schäden an Büchern, deren Bearbeitung über den festgelegten Aufwendungszeitraum deutlich hinausgegangen wäre und die deshalb im Rahmen des Projekts nicht bearbeitet werden konnten.

Die durchgeführten Konservierungs-Massnahmen sind rein konsolidierend und darauf ausgerichtet, Informationsverlust zu vermeiden. Das äussere Erscheinungsbild der Sammlung soll weitestgehend erhalten bleiben. Für die Erhaltung des stabilisierten Zustands der Sammlung ist von grosser Bedeutung, dass die Benutzung der Objekte mit gebotem Respekt und Vorsicht erfolgt. Nur durch ein vorsichtiges Arbeiten und Umgehen mit den Büchern aus dem Bestand der Autorenbibliothek Jean Starobinski kann eine zukünftige Erhaltung der Sammlung mit ihren Gebrauchsspuren gewährleistet werden.

Erfreulicherweise kann das Projekt für die Konservierung eines weiteren Teils der Sammlung in diesem Jahr weitergeführt und damit die Sicherung des Bestandes fortgesetzt werden. Dafür möchte ich mich sehr herzlich bei der Direktion der Schweizerischen Nationalbibliothek und der Stiftung Hans Wilsdorf bedanken, die dies finanziell ermöglicht.

Auch möchte ich mich für die hervorragende Zusammenarbeit mit den Bibliothekaren und allen Kolleginnen und Kollegen bedanken, mit denen ich in diesem Projekt zusammenarbeiten durfte. Namentlich bei Stéphanie Cudré-Mauroux vom Schweizerischen Literaturarchiv, Gabriela Grossenbacher und Martin Gasser vom Dienst Konservierung und Restaurierung und André Page, dem Leiter der Sektion Erhaltung der Schweizerischen Nationalbibliothek.

Notes:

- 1 Siehe auch: A. Page: Reflexion sur la préservation/conservation spécifique aux bibliothèques d'auteurs, *Quarto*, 30/31, 2010, S. 181–184 und C. Reichler: La bibliothèque de Jean Starobinski, *Bulletin Jean Starobinski*, Nr. 3, 2010, S. 12–17.

suite de la page 9

une véritable connaissance, il est nécessaire de « refouler¹⁸ » les images et les rêveries qui sont enracinées chez l'observateur, ou, mieux encore, de révéler les explications irrationnelles qui demeurent cachées dans son esprit et qui se reflètent dans son travail. L'épistémologue doit devenir une sorte de psychanalyste de la connaissance objective. Son rôle est d'apprendre aux scientifiques que le refoulement est « une activité normale, une activité utile, mieux une activité joyeuse », parce que « c'est en tant qu'il est joyeux que le refoulement bien fait est dynamique et utile¹⁹ ».

***Starobinski
met en évidence
le péril
qu'une cristallisation
des démarches scientifiques
représenterait
pour la recherche.***

En suivant la leçon de Bachelard, Starobinski dévoile les préjugés, les images ingénues et les mythes dont recèle le système de Selye. Tout d'abord, celui-ci attribue à l'organisme le pouvoir de répondre, par des réactions d'alarme et de défense qu'on appelle « stress », aux variations du milieu extérieur qui provoquent des modifications de son milieu intérieur. L'organisme apparaît donc comme capable d'attribuer un sens à ce qui l'entoure et, en quelque sorte, d'interpréter certaines modifications comme des menaces. Starobinski observe alors que Selye, lorsqu'il ne se limite pas à constater des faits, laisse place à une synthèse théorique qui cache une préconception de la vie comme réaction face au déterminisme physico-chimique et, de fait, attribue au corps « une véritable sagesse²⁰ ».

De plus, Selye est séduit par le « mythe romantique de la

science²¹ ». Quand il exalte le rôle d'anticipation de la théorie, quand il célèbre sa découverte solitaire, méconnue pendant des années, il suit le schéma narratif typique du génie romantique : dans son isolement il est le premier à entrevoir une vérité qui, bien qu'encore méconnue, est destinée à être partagée par tous les hommes.

Enfin, l'idée selon laquelle les maladies liées au stress sont causées par l'adaptation à la civilisation moderne est, pour Starobinski, une « thèse rousseauiste²² ». Starobinski observe, à ce propos, qu'« il est compréhensible que l'homme civilisé, protégé par les dispositions de l'hygiène et de la médecine préventive, voie diminuer le nombre des maladies qu'il subit, ce qui laisse par conséquent le champ libre aux maladies qu'il se donne ». Et il conclut que, même si la civilisation change la qualité du stress auquel nous sommes tous sujets, il n'y a aucune preuve qu'elle augmente la quantité d'« agressions auxquelles l'homme est sommé de répondre²³ ».

L'explication de Selye, en définitive, ne se révèle pas fautive, mais incomplète. Les théories ont pour but d'interpréter les données de la recherche expérimentale, mais, à partir de données élémentaires comme celles de Selye, il est uniquement possible de construire des théories élémentaires et non pas de justifier une hypothèse sur la totalité du réel.

3. Les conditions du savoir de la science

Starobinski met en évidence le péril qu'une cristallisation des démarches scientifiques représenterait pour la recherche. Il correspond à la codification d'un « super-positivisme » imperméable à toute hypothèse qui ne serait pas aussitôt transformable en expérience, et immédiatement codifiable en chiffres et en graphiques²⁴ ». Si la valeur des faits

expérimentaux est dans leur exactitude, la valeur des théories et des hypothèses réside, en revanche, dans leur capacité à aider les chercheurs à découvrir des faits nouveaux et intéressants. La différence entre une hypothèse considérée comme scientifique et une hypothèse considérée comme philosophique pourrait-elle se situer dans la durée de la phase expérimentale ? « La question », affirme Starobinski, « est de savoir quelle avance la réflexion théorique a le droit de prendre sur l'expérience, quelle anticipation est permise dans les limites compatibles avec une « bonne » science²⁵ ».

***Si la valeur
des faits expérimentaux
est dans leur exactitude,
la valeur
des théories
et des hypothèses
réside, en revanche,
dans leur capacité
à aider les chercheurs
à découvrir
des faits nouveaux
et intéressants.***

Starobinski retient que, face au progrès scientifique, la philosophie doit assumer une fonction éminemment épistémologique. Un passage de son compte-rendu sur *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, rédigé peu après ceux dédiés à Speransky et à Selye, résume parfaitement les convictions de Starobinski au début des années 1950 :

La tâche véritablement philosophique n'est pas de construire des cosmogonies métaphysiques qui couronneraient le dernier état de la connaissance scientifique, mais plutôt de réfléchir sur les conditions du savoir (et du non-savoir) de la science. [...] L'intimité de la science et de la philosophie ne peut se trouver valablement qu'au

prix de la reconnaissance d'une *distance* essentielle entre la construction du savoir scientifique et la réflexion sur les moyens et les fins de cette construction. Une philosophie informée par la science n'est donc en rien une philosophie plus « scientifique », elle n'est pas non plus une philosophie plus agressivement antiscientifique : elle prend plus nettement conscience de ce qui la fait être philosophie, et, sans jamais prétendre assigner des bornes à la recherche quantitative, elle pourra éclairer de très haut le sens de cette recherche²⁶.

Le problème du rapport entre la philosophie et la science, et en particulier les sciences de la vie, est une des clés d'accès que Starobinski utilise pour comprendre les relations complexes entre langage littéraire et langage scientifique. La science est un monologue du chercheur face à la nature alors que l'essence de la philosophie est d'être un dialogue. Cependant, quand la philosophie cherche à dialoguer avec la science, elle se trouve à devoir décrypter un système clos et cohérent, constitué entièrement d'affirmations : aucune confrontation n'est donc vraiment possible. D'ailleurs, l'image trop schématique d'un conflit entre la science et la philosophie ne laisse que peu de possibilités à cette dernière : soit adopter le langage « choisisse » des sciences, et ainsi réduire l'esprit humain « au rang des choses²⁷ », soit se réfugier dans l'antiscientifisme, et donc dans les domaines du religieux, du vitalisme, de la cosmologie, etc.

Starobinski insiste sur le fait que, malgré l'obsession hautement métaphysique de rechercher la *reductio ad unum* de la complexité du réel, le chercheur doit se libérer de ce besoin d'unité et de simplicité dès lors qu'il se trouve face à la science moderne qui reste essentiellement fragmentée et instruite sur des « systèmes isolés²⁸ ». Encore une

fois, la totalité nous échappe. Et l'homme demeure « l'objet d'une enquête inachevée²⁹ ».

Notes :

- 1 Archives Littéraires Suisses, Fonds Jean Starobinski, boîte 174.
- 2 Starobinski entre en contact avec l'œuvre de Bachelard grâce à Marcel Raymond, qui recommandait à ses élèves la lecture de *La Formation de l'esprit scientifique*, ainsi que de *L'Eau et les Rêves* (1941) et de *L'Air et les Songes* (1943).
- 3 Jean Starobinski mettra par écrit ses réflexions concernant la contribution de Bachelard à la philosophie des sciences bien plus tard, dans un article intitulé « La double légitimité », in *Revue internationale de philosophie*, XXXVIII, n° 150, fasc. 3, 1984.
- 4 Gaston Bachelard, *L'Homme devant la science*, in *Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève*, tome VII, Neuchâtel, Les Éditions de la Baconnière, 1952, p. 28.
- 5 Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1967, p. 46.
- 6 Gaston Bachelard, *La Philosophie du non. Essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1966, p. 11.
- 7 *Ibid.*, pp. 14-15.
- 8 Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, *op. cit.*, p. 13.
- 9 Ces deux textes font partie des quatre comptes rendus publiés par la revue *Critique* que Starobinski rédige entre 1951 et 1953, les autres étant dédiés à *La Connaissance de la vie* (1952) de Georges Canguilhem et à *A History of Medicine* (1951) de Henry Sigerist.
- 10 Aleksei D. Speransky, *Grundlagen der Theorie der Medizin*, Berlin, Saenger, 1950.
- 11 Jean Starobinski, « Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies », in *Critique*, Paris, n° 47, avril 1951, p. 350.
- 12 *Ibidem*.
- 13 *Ibid.*, p. 358.
- 14 *Ibidem*.
- 15 Jean Starobinski, « La sagesse du corps et la maladie comme égarement : le stress », in *Critique*, Paris, n° 59, avril 1952, p. 351.
- 16 Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1972, p. 13.

- 17 Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, *op. cit.*, p. 20.
- 18 Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, *op. cit.*, pp. 164-165.
- 19 *Ibid.*, p. 164.
- 20 Jean Starobinski, « La sagesse du corps et la maladie comme égarement : le stress », *op. cit.*, p. 352.
- 21 *Ibid.*, p. 350.
- 22 *Ibid.*, p. 359.
- 23 *Ibid.*, p. 360.
- 24 *Ibid.*, p. 349.
- 25 *Ibidem*.
- 26 J. Starobinski, « La connaissance de la vie. Georges Canguilhem », in *Critique*, Paris, n° 75-76, août-sept. 1953, p. 779.
- 27 *Ibidem*.
- 28 Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, *op. cit.*, p. 76.
- 29 Je tire cette définition de Jean Starobinski, « Descartes et la médecine », in *Synthèses*, Bruxelles, vol. VII, n° 80, 1953, p. 338. Cet article correspond à la partie conclusive du premier projet de thèse de doctorat en médecine de Starobinski, jamais abouti.

NOUVELLES DU FONDS

Collaborateurs

Après avoir participé au lancement du Chantier sur la *Bibliothèque Jean Starobinski*, et avoir travaillé deux ans à nos côtés, Laetitia Kaiser a accepté un poste au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse. Sa forte personnalité, son entrain, ses compétences et son intelligence professionnelles nous manqueront. Travailler à ses côtés fut un privilège et un réel plaisir. Merci pour son engagement, et bon vent à elle !

Les deux autres bibliothécaires du projet, Edwige Durand et Jonathan Wenger, poursuivent leur mission, pour un engagement total de 120%.

NOUVELLES PARUTIONS

Le sens et ses approches : à propos des écrits sur la critique de Jean Starobinski

MICHAËL COMTE,
UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Accompagner l'étude des œuvres, s'en nourrir et se transformer à leur contact, pour mieux les servir en retour : les essais sur la critique recueillis par Jean Starobinski dans *Les Approches du sens* tiennent le rôle qu'il assigne lui-même à la pensée métacritique. La réflexion vigilante qu'il consacre à ce sujet, de fait, est loin de précéder ses propres lectures critiques ; les écrits au fil desquels elle se développe ne figurent pas aux prémisses de l'œuvre. Les premiers textes consacrés par Jean Starobinski au problème des études littéraires paraissent au tournant de 1960. À cette date, il a déjà publié *Montesquieu par lui-même*, sa thèse sur Rousseau, les études rassemblées bientôt dans *L'Œil vivant* et un nombre important d'essais critiques. C'est alors en réponse à des sollicitations extérieures, liées aux débats intellectuels du moment, que paraissent ses premiers écrits métacritiques.

À cette époque, Jean Starobinski commence à jouir en France, notamment après la parution de *La Transparence et l'Obstacle*, d'une reconnaissance importante. L'une des premières interventions publiques que nous lui connaissons au sujet de la critique en témoigne : lorsqu'il répond à l'« Enquête sur la méthode critique » menée par *Les Lettres nouvelles*, la revue littéraire de Maurice Nadeau, Jean Starobinski est interrogé, avec Maurice Blanchot et Georges Poulet, au titre de l'un de « ceux qui par leurs travaux ont renouvelé la critique¹ ». Ce n'est pas

encore la fameuse polémique Barthes-Picard et la querelle de la « nouvelle critique » qui agitent à ce moment les esprits, mais on peut déjà en déceler certains signes. Par leur parti pris tranché, leur perspective essentiellement biographique, les ouvrages récents d'Henri Guillemin suscitent le débat ; Blanchot, Poulet et Starobinski sont invités à prendre position ; leurs réponses se recoupent sur un point fondamental : il n'y a pas de critique sans « préférences subjectives² ». En cela, plus que d'Henri Guillemin, ces trois interprètes s'éloignent de l'ancienne critique positiviste et du principe fondamental de la méthode lansonienne : l'objectivité. Pour eux, la compréhension subjective d'une œuvre implique qu'on la considère comme une réalité vivante et consciente, et non plus comme une chose inerte, un simple document témoignant de la vie de l'auteur. Telle est bien la démarche de Jean Starobinski dans *La Transparence et l'Obstacle* : « analyser la création littéraire de Jean-Jacques comme si elle représentait une action imaginaire³ [...] ». À la suite des *Études sur le temps humain* (1949), de *Michelet par lui-même* (1954) ou de *Littérature et Sensation* (1954), l'œuvre de Jean Starobinski se situe donc, au moment de ses premiers essais métacritiques, dans le sillage de ce qu'on nomme alors la « nouvelle critique⁴ », ou, selon les auteurs et les travaux retenus, la « critique thématique » ou l'« École de Genève ».

D'autres approches critiques émergent cependant au même moment. Elles prennent appui, en général, sur les philosophies ou les sciences humaines alors en vogue :

c'est le cas, parmi les plus manifestes, de la psychanalyse existentielle de Sartre (*Saint Genet : comédien et martyr*, 1952), de l'analyse marxiste pratiquée par Lucien Goldmann (*Le Dieu caché*, 1955) ou de la méthode freudienne adoptée par Charles Mauron (*L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, 1957). Puis, dans la décennie suivante et jusqu'au milieu des années 1970, à côté des nouveaux travaux suscités par ces approches, les développements du structuralisme, de la linguistique et de la sémiotique renouvellent en profondeur les études littéraires. Le privilège accordé au signe, l'étude des structures formelles, le postulat de la clôture du texte et une perspective souvent située hors de l'histoire contribuent à la mise entre parenthèses du « sujet », celui de l'auteur comme celui du critique. Apparaît ainsi une « nouvelle critique » où l'essentiel est désormais le discours « considéré en lui-même et indépendamment de la source du vécu dont l'œuvre émane⁵. »

Un discours théorique foisonnant prolonge dans ce contexte les diverses mutations critiques. Les préfaces méthodologiques, les numéros thématiques de revue, les colloques sur les « problèmes de la critique » se multiplient. Jean Starobinski accompagne dans une certaine mesure cette tendance, même si les appels viennent pour la plupart de l'extérieur. Le premier texte des *Approches du sens*, « Psychanalyse et critique littéraire » (1959) paraît ainsi dans *Arguments* en réponse à la question « Où en est la critique aujourd'hui ? ». À part quelques essais qui ne semblent pas

commandés aussi clairement par les circonstances (notamment « Sur les gestes fondamentaux de la critique », 1971, et « La critique et l'autorité », 1978), les écrits recueillis dans la première partie des *Approches du sens* s'inscrivent dans des contextes institutionnels (leçon inaugurale, colloques) ou éditoriaux (volume thématique, recueil d'hommage, numéros spéciaux de revue) bien précis, auxquels ils font écho.

À les considérer dans leur ensemble, ces textes dressent de façon problématisée un *état des lieux* de la critique dans les années 1960-1970. Ils empruntent pour ce faire une forme et une stratégie complexes. Dans « Les directions nouvelles de la recherche critique », « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire » ou « L'histoire littéraire et les méthodes », on voit d'abord Jean Starobinski décrire dans leurs grandes lignes l'ensemble des orientations méthodologiques présentes : histoire littéraire, critique sociologique, psychanalyse littéraire, stylistique, études structurales et critique thématique. Ce panorama prend pour nous, dans le cadre d'une histoire des études littéraires, la valeur d'un témoignage essentiel. Mais pour l'auteur prit alors dans le feu de l'action, il ne s'agit pas seulement de dresser un tableau neutre de la critique contemporaine : il s'agit de prendre position. Dans ces textes, Jean Starobinski compare et évalue chacune des démarches critiques du moment, il en rappelle les origines et en dégage la valeur, l'intérêt, les apports pour la connaissance de la littérature. Surtout, il met en question les « intentions » des diverses méthodes, et il interroge le « traitement [qu']elles réservent à la littérature⁶ », de façon à déterminer leurs limites respectives, voire les défauts et les dangers potentiels qu'elles font peser sur les œuvres.

Ainsi formule-t-il en particulier des « doutes », des « réserves », une « mise en garde » à l'encontre des

prétentions « scientifiques » de la psychanalyse et de la sociologie (marxiste) : il y a « danger », prévient-il, lorsque ces techniques préjugent des significations d'une œuvre singulière à partir d'un modèle théorique ou d'une conception *a priori* de la réalité historique ; c'est la « légitimité » même de ces approches qui fait défaut lorsqu'elles imposent leurs résultats comme l'énoncé de conditions suffisantes⁷, ou comme une explication exhaustive. En réalité, la prétention de vérité parfois totalisante de ces démarches dénonce pour Starobinski leur caractère pseudo-scientifique. Car la validité d'une explication véritablement « scientifique », d'après lui, dépend plutôt de sa relativité et de sa limitation : *relativité* des axiomes méthodologiques de cette explication, c'est-à-dire de sa propre *visée*, des questions qu'elle pose, du moment historique et culturel auxquels elle appartient⁸ ; *limitation*, par conséquent, du domaine de réalité que cette « science » aborde, de « l'ordre de faits » qu'elle détermine...

On le voit, l'état des lieux de la critique que dresse Jean Starobinski flirte parfois avec la polémique. Celle-ci reste cependant contenue et indirecte. L'auteur évite les attaques ad hominem. Son discours comporte à peine quelques accents accusateurs.

On le voit, l'état des lieux de la critique que dresse Jean Starobinski flirte parfois avec la polémique. Celle-ci reste cependant contenue et indirecte. L'auteur évite les attaques *ad hominem*. Son discours comporte à peine quelques accents accusateurs. Les réserves formulées portent sur les démarches critiques, sur leurs conséquences possibles plutôt que sur les critiques eux-mêmes, souvent maintenus dans l'indétermination (« certains »,

« d'aucuns », etc.) – précaution rhétorique, peut-être, par laquelle Starobinski cherche à éviter les conflits ouverts, mais qui rend parfois incertaine l'identification des « cibles ».

La forme empruntée par la réflexion métacritique peut s'expliquer autrement : juger les diverses orientations méthodologiques du moment, c'est aussi, pour Jean Starobinski, situer et peut-être justifier, par rapport à elles, sa propre approche critique, les choix fondamentaux qui la supportent. La pensée critique starobinskienne se nourrit certes de la pratique des maîtres et des interprètes qui furent ses proches. Les préfaces, avant-propos ou textes d'hommage consacrés aux amis critiques et recueillis dans la seconde partie des *Approches du sens* en témoignent. Mais si ces textes peignent le paysage de ses *affinités critiques* – avec Marcel Raymond, Boris de Schlœzer, Jean Rousset, Gaëtan Picon, Georges Poulet et Hans Robert Jauss – ils dressent aussi, comme souvent chez lui, son autoportrait oblique. La pensée critique starobinskienne se développe ainsi *en relation*, dans le cadre d'un dialogue attentif avec l'ensemble des possibilités méthodologiques de son époque, que ce soit par adhésion ou par opposition. Pas plus qu'ailleurs dans l'œuvre de Jean Starobinski, on ne trouvera donc dans *Les Approches du sens* l'énoncé univoque et systématique d'une méthode. C'est au fil de la réflexion sur les diverses approches critiques et par touches successives que s'énoncent les principes directeurs de la lecture starobinskienne et quelques-uns de ses fondements esthétiques.

Nourrie et délimitée par les démarches examinées, soucieuse d'éviter et de dépasser leurs écueils, ou énoncée de manière plus directe dans un essai comme « Le texte et l'interprète », une voie plus personnelle se dessine au fil des

Approches du sens. Cette perspective critique apparaît d'abord comme celle d'un certain œcuménisme critique : pour Starobinski, les techniques d'analyse, dans leur diversité, « se complètent plus qu'elles ne se contredisent : situer, décrire, analyser, interpréter sont autant d'actes qui devraient se renforcer mutuellement⁹. » Les résidus inexpliqués laissés par chaque système interprétatif peuvent être compris de manière plus complète lorsque ces systèmes particuliers acceptent de se céder mutuellement la place. Aussi, les « circuits méthodiques » de chaque technique d'analyse pourront être repris dans un « circuit global¹⁰ » : un « trajet critique¹¹ » diversement actualisé selon les interprètes, les œuvres ou les problèmes abordés, et qui culminera en un « jugement compréhensif » global. D'autre part, la réflexion métacritique se développe, on l'a dit, en relation avec les apports des autres critiques, comme une nouvelle « critique de la critique » : ce que l'auteur pose par là-même, c'est la nécessité d'un recul, d'une prise de hauteur par rapport aux divers regards possibles sur la littérature. Il s'agit ici – et Starobinski en donne l'exemple au moment où il le rappelle – d'interroger le sens même des techniques explicatives, par un redoublement réflexif qui leur fait le plus souvent défaut (ce pourquoi la véritable scientificité leur échappe). Les diverses méthodes, si elles sont toujours capables de se compléter en pratique, sont ainsi relativisées selon leurs présupposés, leurs desseins ou leurs implications, tandis que l'auteur se maintient au niveau d'une « réflexion compréhensive » qui tente d'échapper, elle, à tout « système d'autorité » préétabli¹².

La posture adoptée par Starobinski dans les *Approches du sens* est donc celle du *philosophe* qui, d'un côté explicite, examine et rassemble les diverses méthodes pratiquées, de l'autre tente de les intégrer dans une démarche

compréhensive plus large. Cette attitude de la pensée fonde une *herméneutique* : non pas parce qu'elle déploie une technique spécifique de l'interprétation des textes, mais parce qu'elle se propose comme une *réflexion sur* les modalités de cette activité, les moyens et les limites de l'interprétation en général. Dans une certaine mesure, Starobinski réitère par là le mouvement inductif qui conduit Schleiermacher des règles philologiques de son époque (les « herméneutiques spéciales ») à la formulation d'une herméneutique spéculative générale¹³. Enfin, la démarche de Starobinski bénéficie du recul de *l'historien*. Il en va ainsi lorsqu'il retrace, dans « Les gestes fondamentaux de la critique » les étapes logiques et chronologiques, les rôles que la critique a adoptés dès ses origines antiques, ou lorsqu'il rappelle comment, dans « L'histoire littéraire et les méthodes », la critique littéraire a pu hériter dès le XIX^e siècle des systèmes interprétatifs et des prétentions à la vérité des nouvelles « sciences humaines ».

***La posture adoptée
par Starobinski
dans les Approches
du sens est donc
celle du philosophe qui,
d'un côté explicite,
examine et rassemble
les diverses méthodes
pratiquées,
de l'autre tente
de les intégrer
dans une démarche
compréhensive
plus large.***

C'est par le biais de ce recul réflexif polyvalent que la pensée de Jean Starobinski tente de s'arracher à la relativité inéluctable des « points de vue ». Ainsi, elle cherche à poser d'une façon plus large « la question du sens et du but » ; en réunissant dans sa compréhension, « selon l'exigence universalisante de la

raison¹⁴ », l'ensemble de ces points de vue. Cette aspiration au sens et à l'universel appelle un perfectionnement des instruments d'analyse transmis par l'histoire, elle vise un *progrès* qui justifie précisément la « critique des critiques ». L'avenir qu'elle espère ne détient pourtant *a priori* « aucune autorité contraignante¹⁵ ». Le propre de la raison critique, pour Jean Starobinski, est de considérer sa tâche comme perpétuellement inachevée – débordée, et constamment maintenue en éveil, par la luxuriante particularité de la littérature et du réel.

Notes :

- 1 Maurice Nadeau dans l'avant-propos à l'« Enquête sur la méthode critique », *Les Lettres nouvelles*, n° 17, 24 juin 1959, p. 2.
- 2 *Ibid.*, « Réponse de Jean Starobinski », p. 13.
- 3 « Avant-propos » à Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. La Transparence et l'Obstacle*, Paris, Librairie Plon, 1957, p. 1.
- 4 Georges Poulet est dans les années 1950 l'un des premiers à utiliser l'expression « nouvelle critique », précisément à propos de l'ouvrage de Jean-Pierre Richard, *Littérature et Sensation*, dont il signe la préface. Marcel Raymond (*De Baudelaire au Surréalisme*, 1933) et Albert Béguin (*L'Âme romantique et le Rêve*, 1937) en sont d'après lui les précurseurs.
- 5 « Marcel Raymond toujours vaillant », interview de François Landry, *Tribune de Genève*, 21 décembre 1977, p. 29.
- 6 « Les directions nouvelles de la recherche critique ».
- 7 « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire ».
- 8 Voir « Les décisions présentes de l'historien ».
- 9 « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire ».
- 10 « Les directions nouvelles de la recherche critique ».
- 11 C'est en ces termes que « La relation critique » en donne précisément la description *générale*.
- 12 « Les directions nouvelles de la recherche critique ».
- 13 Voir « L'art de comprendre ».
- 14 « Les décisions présentes de l'historien ».
- 15 « La critique et l'autorité ».

DE LA BIBLIOTHÈQUE

PAR JONATHAN WENGER,
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SUISSE

À l'occasion de la parution des *Approches du sens*, qui reprennent les écrits de Jean Starobinski consacrés à la critique et aux critiques, nous présentons ici quelques perles de la bibliothèque qui illustrent les liens qu'entretient l'écrivain avec ses collègues.

*
* *

Dans la bibliothèque d'un savant, certains écrits s'amalgament jusqu'à se constituer en ensembles, comme une collection de souvenirs comparable à un album photo intellectuel. La tradition du tiré à part – comme carte de visite scientifique – a conduit dans de nombreux cartons, chemises et enveloppes des travaux de tous les horizons littéraires. Ce sont, pour l'essentiel, des contacts formels, parfois uniques, peut-être même sans plus d'échange par la suite ; mais en suivant le fil de ces nombreux envois, on peut également observer quelques relations privilégiées se nouer. Ainsi, par exemple, l'affection lisible dans les dédicaces chaleureuses (aux dimensions parfois épistolaires) de Jean-Pierre Richard, notamment dans un envoi de 1978, suivant de peu sa nomination à la Sorbonne ; ou dans cette brochure de Georges Blin (*Titres et travaux*, de 1964), envoyé peu après que sa proposition de créer une Chaire de Littérature française moderne au Collège de France eut été acceptée. « Je vais ne pas y être très loin de vous » assure-t-il à Jean Starobinski dans une lettre jointe au colis¹.

On peut suivre de la même manière la rencontre et le développement de son amitié avec Leo Spitzer. On a retrouvé, conservés dans une enve-

loppe, quelques tirés à part datant des années de Starobinski à Baltimore (1953-1956) où il fit sa connaissance. Les envois des articles les plus anciens marquent d'entrée la sympathie (« To our new friend Starobinski, with kindest regard »). Le plus récent des travaux envoyés, deux ans avant son décès, le rappelle gentiment : « Pas de nouvelles de vous ! Votre Leo »

Spitzer semble avoir tenu une place particulière dans la pensée de Starobinski. Philologue, il apporte la dimension de l'histoire du sens et du mot à l'investigation sensible de l'École de Genève. Il est, par ailleurs, le seul critique à se voir consacrer une étude dans la *Relation critique*, avec la reprise de l'article « La stylistique et ses méthodes » ; l'exemplaire² présent dans la bibliothèque atteste de grands efforts de réécriture, plus conséquents que sur d'autres premières publications retravaillées. La critique se développe dans le temps et l'attente ; son attention à Spitzer est restée fidèle, et féconde.

*
* *

Starobinski n'a cessé de retravailler son œuvre, comme en témoignent ses nombreuses éditions révisées. On trouve ainsi, dans son exemplaire de l'article « La relation critique³ », quelques notes marginales – assez peu, si l'on pense à l'importance de ce texte. L'essentiel des réécritures n'a donc pas été fait à même l'exemplaire. Et pourtant s'y trouve jointe, repliée contre la couverture, une feuille de notes. Il semble qu'il s'agisse d'un brouillon de la première partie de « Critique et lyrisme dans la littérature de Suisse Romande », contemporain de la première publication de cet article ; mais l'observation d'autres thèmes et l'emploi d'une

encre différente sur cette même page montrent qu'elle sera retravaillée bien plus tard ; on y repère en effet les éléments qui allaient être publiés en 1998 dans l'article « L'École de Genève » : de la traduction à la critique ».

« Choisir, restituer, interpréter » : telles sont les trois tâches principales figurant au cahier des charges du critique, nous dit la dernière version de *La Relation critique*. Elles pourraient également être celles de l'anthologiste, fleuriste de la littérature. L'exercice n'a, en effet, rien de facile ; on aura vite fait de fausser la pensée d'un auteur en taillant sans retenue dans ses plates-bandes. Starobinski le sait bien ; et quand il publie son premier livre à la *L.U.F.*, un choix de textes de Stendhal précédés d'une brève étude, il dut se sentir éprouvé par le personnage chatoyant et taquin d'Henri Beyle, dont les jeux d'esprit et les contradictions ne durent pas lui faciliter la tâche. Dans son exemplaire personnel, à la première page de son introduction⁴, on peut lire, ajouté au crayon, le fameux acronyme *SFCDT*⁵.

Notes :

- 1 Faut-il rappeler qu'à la source des travaux de Starobinski sur Baudelaire se trouve l'édition de Blin et Crépet des *Fleurs du Mal*? L'exemplaire de la bibliothèque est truffé de *post-it*, de feuillets et de notes télégraphiques, où l'on reconnaît les germes de « L'immortalité mélancolique », de « Le Capitole et l'idole », des « Chats » de Baudelaire », etc...
- 2 Conservé sous la cote ALS-JS-D-01-DJC-C-1-1-002.358
- 3 Publiée dans un supplément au n° 34 des *Studi Francesi*, en 1968 ; cote ALS-JS-D-01-DJC-C2-1-004.007.
- 4 Cote ALS-JS-D-01-DJC-C2-1-004.403.
- 5 Injonction dont Stendhal, trop sensible pour supporter sans peine bien des événements de sa vie, voulut se faire un mot d'ordre. Comprendre : « se foutre carrément de tout ».

1971

PAR STÉPHANIE CUDRÉ-MAUROUX

8.01.1971 : L.a.s. d'Albert Cohen à J. S. pour le remercier de l'envoi de *La Relation critique* : « Je vous ai lu avec l'émerveillement chargé de respect qu'impose une souveraineté de pensée ».

20(?) .01.1971 : Visite de Dominique Fernandez à Genève.

21.01 (et 13.02(?).1971) : J. S. fait deux propositions d'enseignement d'un semestre à l'Université de Genève à Jean-Pierre Richard, qui les décline, faute de disponibilité.

23.01.1971 : Participation à une journée d'études organisée par l'école secondaire privée de Genève, *Gai-Savoir*. J. S. y présente les démarches actuelles de la critique.

28.01.1971 : J. S. ne peut accepter la proposition d'Albert Mermoud d'écrire un texte sur Leonor Fini pour un livre à paraître à La Guilde.

30.01.1971 : Remerciements de Tzvetan Todorov sur une l.a.s. à l'entête de *Poétique* pour *L'Œil vivant II*.

1.02.1971 : Roland Barthes déjeune chez J. S.

4.02.1971 : Edmond Beaujon demande à J. S. s'il accepterait de faire une critique de ses *Prises de vue* pour le *Journal de Genève*.

5.2.1971 : Claude Vigée, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem demande à J. S. s'il serait disposé à enseigner quelques mois (1971-1972) chez eux.

18.02.1971 : J. S. relit la notice le concernant dans l'*Annuaire international des dix-huitiémistes*.

27.02.1971 : Assemblée générale de la Société J. J. Rousseau.

28.02.1971 : Longue l.a.s. d'Henri Gouhier pour remercier J. S. de *La Relation critique*.

28.02.1971 : J. S. est invité par le Centre de Philologie Romane de l'Université de Strasbourg à donner une conférence sur la relation critique.

Dès mars : échanges avec Hans-Jost Frey à propos du volume-Festschrift en l'honneur de Georges Poulet à paraître chez Corti en 1972.

2.03.1971 : Jean-Loup Trassard remercie J. S. pour des photos que celui-ci lui a envoyées (sans doute prévues pour la réalisation de panneaux publicitaires); il se chargera de les remettre à Georges Lambrichs.

6.03.1971 : J. S. a accepté de faire partie du Comité de Patronage de l'Exposition Braque (présentation des bijoux de Braque réalisés par le baron Heger de Loewenfeld) au Petit Palais à Genève, et qui ouvrira ses portes le 25 mars.

8 et 15.03.1971 : Par deux billets brefs, Gilbert Sigaux annonce à J. S. que le Jury du Prix du Cercle du Bibliophile (composé de Maurice Genevoix, Pierre-Henri Simon, Robert Kanters, Armand Lanoux, René Groos, Henri Clonard et lui-même) souhaiterait lui attribuer le Prix 1971.

15.03.1971 : Lawrence Durrell accepte l'invitation de J. S. aux Rencontres internationales.

16.03.1971 : J. S. répond au D^r Sleim Ammar de Tunis pour le remercier de l'envoi de son livre sur la médecine arabe, et lui envoie en retour sa thèse sur le *Traitement de la mélancolie*, dont il regrette les lacunes sur la médecine arabe.

16.03.1971 : J. S. est sollicité par Edwin Engelberts pour écrire un texte sur Sima dont on va fêter les 80 ans. Il publiera deux articles sur ce peintre cette année-là : dans le

Catalogue de l'exposition Sima de Paris, [s.n.], et dans la *Gazette de Lausanne*, le 4 décembre 1971. Le 8 mai, Sima remercie encore J. S. pour le premier texte, regrettant de pouvoir le rencontrer : il meurt le 24 juillet.

19.03.1971 : Yves Bonnefoy accepte de donner un cours et d'animer deux séminaires au prochain « semestres d'été » (avril à juin) à Genève. Plusieurs titres sont envisagés pour le cours : « L'écrivain devant le danger de l'œuvre » ou « L'écrivain au péril de l'œuvre ».

22.03.1971 : Umberto Eco annonce à J. S. la sortie du premier numéro de *VERSUS* (revue d'études sémiotiques qui paraîtra trois fois l'an), et souhaite une double collaboration de sa part : des contributions personnelles, et un rôle d'observateur-rabatteur.

23.03.1971 : J. S. envoie son texte pour le livre d'hommages à Jean-Rodolphe de Salis à paraître chez Orell Füssli : « L'arbre de mots : Diderot et le système des connaissances », in *Buch der Freunde für J. R. von Salis zum 70. Geburtstag 12. Dezember 1971*, p. 336-343.

4.04.1971 : Lorenzo Pestelli, dans une lettre, se dit « heureux qu'une œuvre aussi peu « classique » que *Le long été* » ait plu à J. S. Il pense à citer un extrait des éloges de J. S. au dos de la couverture du second volume.

16.04.1971 : L.a.s. d'Edmond Jabès : « Merci de cette page – de ce poème – en hommage à Paul Celan. Il était devenu un ami et notre amitié passait par vous. [...] »

20.04.1971 : René Char regrette l'absence de J. S. dans le Cahier de L'Herne qui lui a été consacré. Il espère que leur rencontre, déjà

ancienne, à la Bibliothèque Doucet se renouvellera.

27.04.1971 : L.dact.s. de Marie-Jeanne Durry : « [...] Pardon de ne pas vous avoir parlé encore du second volume de l'Œil... Celui-là, je l'ai médité sans en sauter une virgule, et j'ai déjà dit, urbi et orbi, que les trente pages d'explication de texte, qu'au reste tout le monde se plaît à vanter, sont absolument extraordinaires, C'est la toute première fois que je vois réussir quelque chose à quoi je me suis bien souvent appliquée sans y parvenir, c'est-à-dire un commentaire où il est fait continuellement appel, par de très savants allers et retours, autant à la forme qu'au fond, comme c'est le cas dans la réalité des œuvres, se servant l'une l'autre indissociablement. Peut-être ne suis-je pas bien d'accord avec vous sur la signification, disons psychanalytique, de l'eau répandue, mais peu importe, c'est un chef-d'œuvre. Je crains que bientôt vous ne soyez irrité d'en entendre toujours parler tout spécialement, comme Balzac l'était quand on lui louait particulièrement Eugénie Grandet. Mais je ne veux pas dire que ce soit là ce que vous avez fait de plus remarquable, simplement qu'il s'agit d'un modèle presque inimitable, que tous ceux qui se font exégètes, doivent méditer profondément et tâcher de rejoindre [...] »

28.04.1971 : Franck Jotterand, dir. de la *Gazette de Lausanne*, demande à J. S. de pouvoir utiliser ses réponses au questionnaire « Pourquoi j'écris » (paru le 4.7.1970, p. 32), dans un volume réunissant vingt-et-un auteurs.

04.1971 : « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire » paraît dans la revue *Diogenes* (n° 74, avril-juin 1971, p. 62-95).

30.04.1971 : J. S. reçoit le Prix de Recherche littéraire du Cercle des bibliophiles.

05.1971 : Contacts réguliers avec l'éditeur Ralph Cohen de la revue américaine *New literary History*, en

vue d'une collaboration pour un numéro consacré à l'interprétation prévu pour septembre 1971. Il semble que le premier article de J. S. à paraître dans cette revue soit : « The Struggle with Legion : A Literary Analysis of Mark 5: 1-20 », vol. 4, no. 2(1973), p. 331-356.

8.05.1971 : C.a.s. de J. M. G. Le Clézio pour remercier J. S. d'un envoi sur Paul Celan, et lui dire son admiration, – il aime *L'Œil vivant*!

15.05.1971 : Rainer M. Mason demande à J. S. un texte sur Celan pour la *RBL*, à paraître en 1972. Ce sera : « Lecture publique : sur Paul Celan », in n° 2/3(1972), p. 99-100.

2.06.1971 : Rencontre Roland Barthes à Genève pour discuter du renouvellement de son enseignement pour la prochaine année universitaire.

3.06.1971 : Philippe Jaccottet remercie J. S. pour le Prix Montaigne qui lui est attribué et qu'il recevra à Tübingen en mai 1972.

7.06.1971 : J. S. est membre du Jury du Prix des Critiques, aux côtés de Dominique Aury, Marcel Arland, Jean Blanzat, Georges Blin, Roger Caillois, Jean Delay, Robert Kanters, Maurice Nadeau, Henri Petit, Gaëtan Picon. C'est Yves Bonnefoy qui est le lauréat 1971.

8.06.1971 : J. S. donne une analyse littéraire de Marc 5 : 1-20 lors d'un cours pour prêtres, pasteurs et missionnaires organisé par le Conseil œcuménique des Églises au château de Bossey à Céligny.

9.06.1971 : J. S. relit le rapport du Jury qu'il a présenté lors de la remise du Grand Prix Ramuz à Philippe Jaccottet. (in *Bulletin de la Fondation C.-F. Ramuz*, 1971)

18.06.1971 : Robert Shackleton, directeur de la Bodley's Librarian, écrit officieusement à J. S., « à la demande du comité directeur, pour savoir s'il accepterait que son nom soit pris en considération » pour la succession de Jean Seznec à la « Chaire Maréchal Foch d'Oxford ». J. S., « attiré par une chaire aussi prestigieuse, et par des conditions

de travail aussi favorables à la recherche », répond avec prudence, soucieux que son épouse Jacqueline puisse continuer à exercer son métier d'ophtalmologue.

20.06.1971 : J. S. est placé en « tête de liste » à Oxford.

21.06.1971 : Roger Kempf apprend par Paul de Man que J. S. donnera un séminaire à Zurich le 21 juin. Or ce même soir, Roger Kempf reçoit Nathalie Sarraute chez lui avec quelques collègues et étudiants ; il invite J. S. à se joindre à eux (l.a.s. Roger Kempf du 11.06.1971).

24.06.1971 : J. S. donne une conférence à la Société Médicale à 20 h 30.

24.06.1971 : Dominique Lyon-Caen, des Éditions du Seuil, annonce à J. S. qu'on va procéder à la 9^e édition du *Montesquieu*. Des corrections peuvent être apportées sur le texte jusqu'au 1^{er} septembre.

25.06.1971 : Jean-George Lossier demande à J. S. une dédicace pour son *Portrait de l'artiste en saltimbanque*.

28.06.1971 : L.dact.s. de Serge Doubrovsky de New York : « [...] Second merci : pour votre beau livre, reçu presque en même temps que votre lettre. Je connaissais (et appréciais) déjà un certain nombre de textes, sur la psychanalyse et Spitzer. Je ne connaissais pas le « dîner de Turin » : c'est une analyse prodigieuse ! Un modèle. Tout y est : méthode, densité, justesse, incroyable agilité de l'esprit, qui n'est jamais pure virtuosité. Je tire mon chapeau, si vous me permettez cette expression familière. Quant à votre étude sur « le style de l'autobiographie », c'est, sur le plan personnel, celle qui me concerne au plus près.

Essayant, en ce moment, d'écrire la « suite » de mon premier livre, c'est-à-dire de rattraper tous les lambeaux de ma vie pour lui régler une bonne fois son compte, vos analyses là-dessus me sont particulièrement précieuses. [...] »

29.06.1971 : J. S. répond aux questions de Pierre Jeancard de Radio-Canada ; l'entretien dure 30 min. et

a pour thème « L'écart biographique et le style » ; 10 minutes porteront sur *La Relation critique*.

07.1971 : J. S. soutient, avec Denis de Rougemont, la venue en Suisse pour un séjour de recherche d'Albert Gyergyai par une recommandation auprès de Pro Helvetia.

1.07.1971 : J. S. accepte de donner au *Centre universitaire méditerranéen* une conférence (prévue pour le 26.02.1972), dont le titre sera : « Le sens de l'interprétation. (Réflexions sur les fondements de la critique) ».

4.07.1971 : L.a.s. de Jacques Derrida qui remercie J. S. pour l'envoi de « deux admirables livres », lesquels ? Il poursuit : « Je suis très impressionné par l'étendue et la cohérence de cet ensemble- Et je suis heureux qu'il existe, comme un monument de référence nécessaire sur tant de problèmes incontournables. »

20.07.1971 : Jean d'Ormesson remercie J. S., en son nom et au nom de Roger Caillois, d'avoir bien voulu confier à Diogène ses « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire » (no 74, avril-juin).

5.08.1971 : Envoi par Gallimard à J. S. des épreuves des *Mots sous les mots*.

11.09.1971 : Étiemble demande à J. S. de rédiger l'article sur Rousseau pour la 1^{re} édition de l'*Encyclopaedia universalis*. Ce sera finalement Bernard Gagnebin qui s'en chargera.

15.09.1971 : Octavio Paz souhaiterait beaucoup pouvoir inscrire au sommaire d'un des premiers numéros de sa revue *Plural* le nom de J. S.

3.10.1971 : Alain Dufour songe à une édition complète du *Journal d'Amiel* et offre les services de la Librairie Droz.

18.10.1971 : J. B. Pontalis envoie à J. S. des épreuves pour corrections ; il s'agit de l'étude « Sur la flatterie » qui paraît dans la *Nouvelle revue de psychanalyse*, (Paris, n° 4 (1971), p. 131-151).

Octobre 1971 : J. S. invité à Fribourg-en-Brigau par la Société des Romanistes allemands.

Fin octobre-début novembre : Tournage à Paris d'un entretien pour une émission sur Proust réalisé pour la Télévision française par Michel Favart, avec l'aide de Michel Butor. Émission diffusée le 20.12.1971.

1.11.1971 : Roland Barthes donne son premier cours du semestre à l'Université de Genève, et rencontre J. S.

Après le 9.11.1971 : Aux remerciements de Jean Hughes pour le texte sur Sima (vernissage le 10 novembre), J. S. répond : « Il est toujours difficile de rejoindre ce qui constitue le caractère spécifique d'un art et d'un artiste. Je redoute toujours de m'en être tenu à ce qui convient conjointement à des artistes divers et dissemblables, et de n'avoir fait, au bout du compte, qu'un éloge de la peinture, alors qu'il fallait faire le portrait d'un peintre » (Brouillon joint à la l.dact.s. Jean Hughes, Paris, 9.11.1971).

19.11.1971 : Probable diffusion sur France-Culture de l'étude de J. S. pour l'« Hommage à Paul Valéry » organisé par l'U.R.T.I. (Université Radiophonique et Télévisuelle Internationale).

27.11.1971 : Alejandra Pizarnik écrit son admiration à J. S. et lui annonce qu'elle va entreprendre la traduction de l'un de ses livres, sans préciser lequel.

Cette lettre est envoyée après une première tentative de suicide, alors qu'elle cherche à recevoir une bourse de travail de la Fondation Guggenheim et qu'il lui faut l'aide de

six personnalités : elle a déjà les soutiens de « Mandiargues, O. Paz, J. Cortázar, I. Calvino, Borges ». Elle se suicidera à 36 ans, le 25 septembre 1972.

30.11.1971 : Reçoit d'Edgar Tripet une circulaire pour le maintien, à la tête de *La Gazette littéraire*, de Franck Jotterand et d'André Kuenzi, qui ont appris leur licenciement.

Décembre 1971 : Remerciements de Jean-Rodolphe de Salis à J. S. pour sa participation aux mélanges qui lui ont été offerts ; il se souvient de leur « première rencontre à Genève, pendant la guerre, dans la lumière inspirée de Jouve. »

6.12.1971 : Marcel Arland, en accord avec Dominique Aury et Jean Grosjean, doivent renoncer à publier une étude de J. S. de plus de 30 pages, qui occuperait presque la moitié d'un sommaire de *La N.R.F.* Il doit s'agir d'une étude sur Diderot...

8.12.1971 : J. S. annonce à la Ville de Genève que la Commission qu'il préside a attribué deux bourses de littérature de 7'500.- francs chacune, – l'une à Ludwig Hohl, la seconde à Edmond Beaujon.

8.12.1971 : J. S. est nommé à la Chaire Maréchal Foch. Il renonce à accepter ce poste devant la difficulté que ce serait, pour son épouse, d'exercer en Angleterre.

20.12.1971 : L.a.s d'A. J. Greimas : « merci de ce beau texte que j'ai lu d'un seul trait : la finesse de l'analyse 4 débouche directement sur une typologie, camouflée avec modestie, d'une classe de discours, typologie qui dépasse le cadre intraculturel européen en intégrant la problématique des « swindler tales », mais aussi celle de la qualification, réelle et réussie, des rois indo-européens décrite par Dumézil où la louange est assumée par le destinataire. »

*Que reste-t-il de la critique, si notre question est timide,
si notre langage est stéréotypé, si nos concepts sont mal assurés ?
L'objet lui-même se banalise et s'affaiblit, faute d'une
sollicitation vigoureuse. Les enseignants connaissent bien ces
situations où la faiblesse de la lecture entraîne la faiblesse de
l'objet. L'on voit se produire un écho dégradé du texte :
la paraphrase. Le commentateur, en ce cas, n'ose parler
pour lui-même : il n'a rien à dire, les moyens lui manquent.
Il a peut-être « compris », mais il n'a rien observé.
Il se laisse envahir confusément par la rumeur de la page
ouverte devant lui, il l'amplifie en termes plus faibles :
réitération qui dissout la forme en faisant foisonner
les équivalents inférieurs du sens.*

« Le texte et l'interprète », in *Faire de l'histoire*,
Paris, Gallimard, 1974 ; in *Les Approches du sens*.
Essai sur la critique, Genève, La Dogana, 2013,
p. 178.